

GRM 3^{ème} année – Séminaire « Mouvements étudiants et luttes sociales »
Section I Révolution Culturelle – Séance du 10 octobre 2009

« Introduction à la Révolution Culturelle »
Andrea Cavazzini

Préambule

Je commencerai par citer la séance introductive du Séminaire 2008-2009 du GRM, consacrée à l'analyse des conjonctures : « L'événement, déterminé comme conjoncture révolutionnaire (...), n'est pas seulement un moment de vérité *pour la théorie* – le moment où le matérialisme historique doit pour ainsi dire faire les preuves de la positivité de son savoir – ; il l'est aussi, et d'abord (...), *pour la pratique*, elle-même qualifiée comme politique de masse. Il est donc le moment où doit s'opérer quelque transaction (...) entre l'appropriation théorique des processus historiques et leur appropriation pratique ; donc encore, le moment où la connaissance (le "dire vrai" de l'événement comme objet d'une science nommée "matérialisme historique") doit donner des prises à la politique (le "faire juste" de l'action comme objet d'une politique des masses), et où en retour cette dernière produit des effets de vérité pour la connaissance ; donc enfin, le moment où s'aiguise le risque strictement corrélatif d'une coïncidence illusoire de la production de savoir et du calcul stratégique, coïncidence telle que le travail de connaissance tend à devenir une simple idéologie asservie à la direction stratégique cependant que la stratégie politique se contente de s'autoriser d'une Théorie infalsifiable et par là se rend aveugle à son nécessaire travail de rectification – le moment d'épreuve de l'intensité historique par excellence qu'est l'événement se renversant dans la plus complète *dénégation de l'historicité* ». Ces lignes me semblent poser le problème du rapport entre la *conjoncture* et la *théorie*, entre le discours théorique, ou théorico-politique, et le nœud historique de forces et d'émergences dans laquelle toute théorie s'inscrit – *mais aussi qui doit s'inscrire lui-même dans un discours afin d'être objectivé et saisi*. Si l'on peut considérer toute « théorie » comme un agencement de concepts et de jugements, unifiés par une problématique, et objectivant un domaine déterminé – qui, du coup, deviendra, grâce à la saisie-appropriation opérée par la théorie elle-même, un objet théorique –, on sera amené à conclure que la signification des énoncés constituant le « corps » de la théorie ne dépend que de la structure interne de cet agencement. L'objectivation de l'expérience, ou, si l'on préfère, l'appropriation du réel, par la théorie ne peut avoir lieu que par la mise en place d'un système théorique qui découpe et élabore son propre objet à partir de sa propre systématité interne. C'est pourquoi la théorie, considérée comme un *résultat*, peut cacher le *travail* d'appropriation du réel dont elle est précisément le résultat. Une analyse visant la saisie de ce travail d'appropriation devrait *régresser* de la structure accomplie du discours théorique au processus inégal d'objectivation du réel, qui est aussi le processus conférant au discours une cohérence et une signification – cette analyse régressive correspond par conséquent à une *dé-objectivation*. La *conjoncture* est le lieu où cette production de signification théorico-discursive peut être saisie *in statu nascendi*. Mais, alors, les énoncés théoriques ne signifient plus uniquement à partir de leur propre agencement systématique : leur signification est *motivée*, pour ainsi dire *symptomatologiquement*, par l'inscription dans un agencement complexe de conditions extra-théoriques (la conjoncture elle-même). La fonction des énoncés est re-distribuée dans des réseaux complexes de causalités multiples, en perdant par là son statut univoquement

théorique : la connaissance d'un objet déterminé n'est qu'une des dimensions de la discursivité saisie dans l'acte de la constitution conjoncturale de significations. Et un tel acte de constitution enveloppe nécessairement des déplacements et glissements métaphoriques, des contaminations « sauvages » entre des discours hétérogènes, des transferts tactiques de concepts et de termes, des torsions violentes de concepts existants, et finalement des émergences imprévisibles de la valeur *performative* des énoncés théoriques : toutes ces dimensions sont *anomales* par rapport à la connaissance théorique, et déterminent les significations des énoncés de la théorie-en-train-de-se-faire, ou de la théorie-en-train-de-se-transformer. Dans le cadre d'une conjoncture, non seulement tout énoncé est moins une *représentation* qu'un *acte* : il est en effet *plusieurs actes*, dont les logiques et les effets peuvent s'avérer très hétérogènes. Si cette analyse est valable, dans sa généralité, pour toute théorie, la conjoncture *insurrectionnelle* ou *révolutionnaire* est le type spécifique de conjoncture assignable à une pratique théorique qui viserait la connaissance théorique des rapports sociaux. Le discours théorique saisi dans sa fonction au sein d'une telle conjoncture ne pourra pas, de toute évidence, fonctionner de façon exclusivement théorique.

Révolution Culturelle et conjoncture

Abordons maintenant la conjoncture chinoise et internationale qui débouchera sur la Révolution Culturelle, et les effets de cette conjoncture sur le discours marxiste, la pratique théorique déterminée qui sera ici en question¹.

La « Charte » de la Révolution Culturelle, la « Décision en 16 points » du 8 août 1966, commence par une thèse qu'Alain Badiou a qualifiée à juste titre de « métaphysique » :

La Grande Révolution culturelle prolétarienne en cours est une grande révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond.

L'étrangeté de cet énoncé vis-à-vis du discours marxiste officiel – qui, pour les Chinois, est le discours du marxisme-léninisme soviétique codifié dès années 1930 par Staline, et ce même avant son ascension au pouvoir absolu – est patente. Nous chercherons de saisir les enjeux de cette étrangeté.

D'abord, il faut dire un mot sur l'adjectif « *culturelle* », qui reste en effet assez énigmatique voire contradictoire. Selon Jean Daubier – qui transcrit l'expression chinoise originaire « *Wuchan Jieji Wenhua Da Geming* » – « la mauvaise traduction française de ce terme a dû être influencée par le sens anglais du mot culture, qui englobe la notion du degré

¹ Nous ne considérerons ici que les rapports entre, d'un côté, les discours et les pratiques de la Révolution Culturelle (et du communisme chinois), et, de l'autre, les discours et les pratiques du mouvement communiste. Par là, nous laisserons de côté les aspects « chinois » du communisme chinois (la haine populaire envers les intellectuels-mandarins, le mythe nationaliste de l'auto-suffisance, le rôle historique de la paysannerie, etc.) sur lesquels se concentrent en prévalence de nombreuses lectures du passé récent de la Chine. Il s'agit d'un choix obligé, car nous ne sommes aucunement sinologues, mais aussi d'un choix délibéré, une « courbure de bâton » motivée par la volonté de réinterroger la détermination spécifiquement *communiste* des événements chinois successifs à 1949. Comme le communisme est généralement tenu aujourd'hui pour un non-objet, ou pour un objet impensable, voire soluble dans l'éternel retour du mensonge politique et des illusions subjectives, les commentateurs tendent (presque) spontanément à privilégier, dans l'analyse du communisme chinois, sa nature « chinoise » par rapport à sa relation à l'hypothèse communiste (qui, elle, n'a aucun lien privilégié à la civilisation chinoise, russe ou autre, mais dont nous affirmons dogmatiquement qu'elle *in se est et per se concipitur*).

de civilisation atteint par un peuple à un certain stade de son histoire. Révolution de la civilisation ou révolution des superstructures culturelles, mais aussi administratives, pédagogiques, politiques, juridiques et éthiques donnerait une idée plus exacte de ce que les Chinois entendent par ce terme »². Un peu plus loin, J. Daubier revient sur cette question d'un point de vue un peu différent : l'affirmation de l'égalité « implique une lutte contre des traditions individualistes enracinées depuis des millénaires dans les habitudes et les mœurs des hommes et qui les poussent à concevoir leur bonheur en termes de satisfaction individuelle et non collective. Ces facteurs idéologiques sont un puissant stimulant à l'accroissement des inégalités. Les combattre exige un bouleversement des coutumes et des mentalités pour en éliminer tout ce qui porte la marque du passé, en même temps qu'une refonte de l'ensemble des superstructures administratives, pédagogiques et culturelles où cette influence a pu se matérialiser à des degrés divers. Le terme de Révolution culturelle est donc mal traduit, car il a en français un sens restrictif qu'il n'a pas en chinois ou en anglais. L'expression Wenhua Geming inclut la notion beaucoup plus large de civilisation et touche non pas le seul domaine de la culture mais tous ceux précédemment évoqués »³. D'une version à l'autre, ce qui change est la *raison* de l'insuffisance de l'adjectif « culturelle ». Ce n'est que dans la deuxième version de l'analyse de J. Daubier que cette insuffisance est explicitement associée au fait que le mot « culture » renvoie à une *sphère* séparée, limitée et particulière de la réalité sociale, là où, par contre, la Révolution Culturelle viserait ladite réalité dans sa globalité, ce qui ressortit très clairement de la liste des « superstructures » investies par le processus de transformation révolutionnaire. Or, cette visée rend du coup problématique un certain nombre de piliers de la théorie marxiste « officielle », et en premier lieu le concept de « superstructure ». Ce concept indique justement, pour le marxisme orthodoxe tiers-internationaliste, le lieu des sphères, sinon séparées, du moins secondaires et inessentiels de la réalité sociale, qui, elle, ne trouverait sa logique spécifique et son ressort essentiel que dans la « base » économique, réduite à son tour au développement des forces productives, voire de la technologie industrielle. La Révolution Culturelle, visant les « superstructures », ne donne pas pour autant l'impression de s'attaquer à des épiphénomènes contingents, inorganiques et passifs, mais à des appareils structurés dont l'efficacité « positive » et matérielle est incontestable. La théorie marxiste traditionnelle ne dispose pas des outils conceptuels requis pour formuler cette pratique de transformation des « superstructures » ; cela vaut également pour le concept d'idéologie, qui, dans toute une tradition marxiste remontant jusqu'à *L'Idéologie allemande*, est le nom marxiste du non-être ou du non-savoir, de l'illusion « immatérielle » opposée à la positivité massive du réel socio-économique (mais « idéologie » peut aussi bien indiquer la « vision du monde » explicite et déclarée que chaque classe sociale tire de façon univoque et unilinéaire de sa propre position socio-économique : l'idéologie est donc toujours une figure de l'inessentiel et de la passivité vis-à-vis des « moteurs » réels de l'Histoire). Sans peut-être s'en apercevoir, J. Daubier réfère l'idéologie aux « mœurs et habitudes », aux traditions anonymes qui structurent les conduites ; et aussi aux « principes » également anonymes qui régissent des appareils de la société (école, administration...), si bien qu'il pourra dire, en passant, que ces appareils-là « matérialisent » l'influence de l'idéologie.

En outre, J. Daubier reconnaît implicitement que ces « structures »... superstructurelles, ces formes idéologiques matérialisées par des appareils et des habitudes, exercent une efficacité certaine sur l'instance économique : « Tout dépend donc de la norme

² J. Daubier, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine*, Maspéro, Paris, 1970, p. 21.

³ *Ibid.*, p. 33.

de répartition qui prévaut, et celle-ci n'est pas un élément économique mais repose en dernière instance sur des facteurs idéologiques. Elle s'appuie sur la capacité d'un régime socialiste de surmonter les penchants individualistes, que la force des habitudes et la tradition ont enraciné dans les esprits, et celle de faire primer le collectivisme »⁴. On aura remarqué que J. Daubier affirme ici que l'avènement du socialisme dépend de la volonté de « faire primer le collectivisme », donc que la transition vers un autre régime de rapports de production dépend d'une efficacité spécifique de l'idéologique. Mais dans ce passage J. Daubier parle de la « norme de répartition », en laissant entendre une fois de plus que l'enjeu reste confiné au champ de la superstructure, l'« économique » proprement dit, c'est-à-dire la production, gardant son rôle privilégié de « dernière instance ». Pourtant, on retrouvera un « aveu » symptomal par J. Daubier du fait que la production n'est aucunement à l'abri des effets de l'idéologique, et cela précisément au niveau du processus de travail immédiat : « [Les contradictions et les inégalités qui continuent à opérer sous le socialisme] découlent fondamentalement d'un facteur social dont l'origine se perd dans la nuit des temps : la division du travail. En séparant au cours des siècles les villes et les campagnes, les branches d'industrie et les professions, en atteignant à l'époque moderne au summum du morcellement des tâches, en engendrant les spécialités, et jusqu'à la mécanisation des cerveaux, la division du travail manuel et intellectuel. C'est cette dissociation qui a conduit certains hommes à concevoir et étudier les méthodes de la production, tandis que d'autres en devenaient les exécutants parcellaires étrangers à ces opérations intellectuelles. Cette scission a pris des proportions gigantesques avec la grande industrie capitaliste qui a fait entrer la science elle-même, les savants et les techniciens au service du capital, en en faisant une puissance productive indépendante du travail. Elle s'accompagne d'une tradition plus que séculaire de mépris du travail manuel d'une part et de privilèges pour le travail intellectuel, de l'autre. La division du travail a donc conduit à l'inégalité des travailleurs [...]. L'université est un des premiers domaines où se manifestent les survivances de la division du travail. Elle consacre en effet une organisation distincte de la science et du travail. Elle fixe le porteur de connaissances et le travailleur à deux pôles de la production. Comme les pays socialistes ont naturellement besoin d'ingénieurs et de cadres instruits, ils ne peuvent donc se passer d'universités, mais si celles-ci ne sont pas profondément modifiées, elles seront incapables d'assurer la dépoliarisation du travail. Elles reproduiront au contraire l'opposition recueillie du régime précédent entre porteurs de connaissances d'une part et masses laborieuses privées de science, de l'autre [...]. Il y a en effet de fortes chances, si la séparation subsiste, pour que, par la force des habitudes, le travail intellectuel continue de s'accompagner de privilèges et d'être tenu pour une occupation plus noble que le travail manuel. Les intellectuels continuent donc à former une élite enviée, à laquelle n'accède qu'une minorité. L'enseignement demeure sélectif, fondé sur l'émulation, et il stimule toujours les ambitions individuelles plutôt que le dévouement à la collectivité. *Le régime peut bien alors exalter le prolétariat et assurer que les ouvriers sont les maîtres du pays, le pouvoir de décision réel n'en commencera pas moins de glisser aux mains d'une couche sociale d'administrateurs et de techniciens, dont les conceptions et les intérêts immédiats peuvent être distincts de ceux des ouvriers* »⁵. Ce passage affirme explicitement que l'ordre des « réalités » que la Révolution Culturelle se donne comme champ d'intervention est l'un de ceux où se décide la reproduction des rapports d'exploitation et de pouvoir *au sein du processus technique de travail*. L'appareillage de la technique et de l'organisation du travail,

⁴ *Ibid.*, p. 35.

⁵ *Ibid.*, pp. 30-31 (n. s.).

mais aussi de l'éducation et de l'enseignement, cache sous une apparente neutralité la reproduction de la division du travail, et, par là, la matérialité des rapports de classe. Ces rapports exercent une efficacité suffisante pour *vider* de signification la dictature du prolétariat et le socialisme lui-même si rien n'est fait pour agir sur les lieux où la division du travail se reproduit. La neutralité du développement technologique, donc des « forces productives » de l'orthodoxie, est niée pour laisser la place à l'affirmation d'une efficacité que les « superstructures » exerceraient sur le niveau soi-disant fondamental de la dernière instance économique. Autrement dit, l'enseignement, le savoir, la culture, sont toujours-déjà articulés à l'économie – et, comme les inégalités dont ils sont les ressorts ont évidemment une signification en termes de pouvoir, ils le sont également à la politique. Ce passage de J. Daubier est parfois un peu confus, mais il reflète l'impossibilité relative pour la théorie traditionnelle de saisir les ordres d'efficace que la *pratique politique* des révolutionnaires chinois investit et vise : les catégorisations traditionnelles sont ébranlées par les objets que cette pratique se donne. La division du travail n'est aucunement une « superstructure », ni un phénomène « idéologique » – elle appartient en fait et en droit au processus de production. En même temps, on constate que le concept de division du travail est impossible à effectuer dans un discours théorique sans prendre en compte tant ses dimensions de pouvoir, donc politiques, que ses dimensions idéologiques (en gros : séparation entre direction et exécution et valorisation des tâches intellectuelles). Ces dimensions agissent au cœur de la production elle-même : elles sont reproduites par son organisation inégalitaire, c'est-à-dire par la division du travail, et contribuent en même temps à la reproduire – l'instance économique n'est jamais réellement *ailleurs*, avant ou après, par rapport au politique et à l'idéologique ; au contraire, la combinaison de ces dimensions se tient si étroitement qu'il n'est guère envisageable de transformer l'une d'entre elles sans agir en même temps sur les autres. Mais alors toutes ces instances assignées à la superstructure et à l'idéologie perdent tout caractère de dérivation et de « simple apparence » face à la robuste réalité de l'instance économique. Elles deviennent des infra-structures parmi d'autres infra-structures : la possibilité de distinguer des instances différentes au sein d'une topique est sauvegardée, mais la traduction de cette opération de distinction dans les termes de l'opposition réalité/illusion (ou essentiel/inessentiel) perd toute sa pertinence. Il y a une pluralité de « réalités » distinctes, toutes également « matérielles », qui constituent un seul champ pour l'intervention d'une pratique politique révolutionnaire.

Il faut souligner que, en développant son propre discours, le texte de la « Décision en 16 points », cette Charte de la Révolution Culturelle, s'avère encore plus énigmatique et réticent que les remarques de J. Daubier – celui-ci ne faisant qu'essayer de jeter quelques lumières sagement « marxistes » sur l'anomalie que la Révolution Culturelle constituait – quant au statut de la référence à la « culture ». D'abord, la Décision invoque une « théorie » – issue tout droit du siècle des Lumières – sur l'opinion publique et sur la nécessité de l'influencer afin de changer de régime politique :

A la dixième session plénière du Comité central issu du VIII^e Congrès du Parti communiste chinois, le camarade Mao Tsé-Toung a dit : Pour renverser un pouvoir politique, on commence toujours par préparer l'opinion publique et par agir dans le domaine idéologique. Cela est vrai aussi bien pour une classe révolutionnaire que pour une classe contre-révolutionnaire.

On ne se satisfera que difficilement de cette identité un peu trop hâtivement affirmée entre la notion d'idéologie et celle d'opinion publique, les deux notions entraînant des pratiques d'intervention politique tout à fait différentes – en outre, les pratiques politiques

que la Décision appelle de ses vœux semblent bien aller au-delà tant de la notion « bourgeoise » d'opinion publique que de celle « marxiste » d'idéologie :

Bien que renversée, la bourgeoisie tente de corrompre les masses et de conquérir leur cœur au moyen de la pensée, de la culture, des mœurs et des coutumes anciennes des classes exploiteuses en vue de sa restauration.

Le prolétariat doit faire le contraire : opposer une riposte de front à chaque défi lancé par la bourgeoisie dans le domaine idéologique et transformer la physionomie morale de toute la société avec la pensée, la culture et les mœurs et coutumes nouvelles qui sont propres au prolétariat.

À l'heure actuelle, nous avons pour but de combattre et d'écraser les responsables engagés dans la voie capitaliste, de critiquer les « autorités » académiques réactionnaires de la bourgeoisie, de critiquer l'idéologie de la bourgeoisie et de toutes les autres classes exploiteuses, et de réformer le système d'enseignement, la littérature, l'art et toutes les autres branches de la superstructure qui ne correspondent pas à la base économique socialiste, ceci pour contribuer à la consolidation et au développement du système socialiste.

Donc, si d'abord il y a *symétrie* entre les pratiques politiques des classes opposées (il s'agit toujours d'influencer d'une façon ou de l'autre une opinion publique forcément considérée comme *neutre* par rapport à ses éducateurs et manipulateurs), le développement théorique de la phrase attribuée à Mao change complètement la donne : la bourgeoisie n'influence pas l'opinion publique, mais s'appuie pour reproduire son propre pouvoir sur les strates « anthropologiques » qui véhiculent depuis des millénaires des inégalités et des différences. La bourgeoisie donc s'appuie sur une inertie historique qui enveloppe de façon anonyme et silencieuse les moindres gestes et pensées de chacun : le prolétariat ne pourra riposter qu'en investissant par une volonté politique mobilisatrice ces strates inertes de l'existence collective. Du coup, on comprend très bien pourquoi la Révolution Culturelle sera beaucoup plus « profonde » que les simples stratégies d'éducation et persuasion impliquées par la notion d'opinion publique – l'opinion publique étant justement le champ supposé où aucune transformation de l'homme en ce qu'il a de plus profond n'est requise ni d'ailleurs praticable. La Révolution Culturelle vise bien des *formes de vie*, et non des *opinions*. Cette évidente *démésure* par rapport aux programmes formulables au sein d'un discours marxiste traditionnel est par ailleurs aussitôt exorcisée par une réinscription dans le langage de la « correspondance » entre base et superstructure.

Une autre singularité, d'ailleurs bien connue, de la Révolution Culturelle est la critique à l'égard des instances officielles du Parti. Qu'il ne s'agisse pas dans ces critiques d'un simple effort de dé-bureaucratization du Parti est démontré par le radicalisme de certains énoncés – qui, encore une fois, ont du mal à se traduire en théorisation cohérente – visant directement les dirigeants comme ennemis de la Révolution Culturelle :

La Révolution culturelle étant une révolution, elle se heurte inéluctablement à une résistance. Cette résistance vient principalement de ceux qui, après s'être infiltrés dans le Parti, parviennent à des postes de direction mais suivent la voie capitaliste. Elle vient aussi de la force d'anciennes habitudes de la société.

On remarquera en passant que le problème de la transformation des « anciennes habitudes » est immédiatement associé à celui des « dirigeants qui suivent la voie capitaliste », mais cette association reste une juxtaposition. Aucune théorie n'est proposée à propos de ce lien entre les traditions inégalitaires et les inégalités qui se reforment *après* la révolution au sein de l'instrument des « révolutions victorieuses ». En réalité, cette association produit déjà un effet théorique : elle indique que la prise du pouvoir par le Parti n'est pas identique à la transformation communiste des rapports sociaux, et surtout que le Parti communiste, ou le Parti-État, est lui-même *traversé par des rapports sociaux*, par des effets structurels que la notion de Parti comme « avant-garde » professionnalisée, comme

conscience sublimée de la classe et du processus historique, ne peuvent que laisser à l'état d'impensé. Autrement dit, le Parti n'est pas le seul sujet, exclusif et par-là même infaillible, de la pratique politique – il doit être lui aussi investi par une pratique politique afin d'être transformé dans un sens socialiste, et cette pratique ne pourra que venir de l'extérieur de ses instances. D'où l'invocation des *masses* en tant que *site* d'une initiative politique à part entière :

Dans la grande Révolution culturelle prolétarienne, les masses ne peuvent que se libérer par elles-mêmes, et l'on ne peut en aucune façon agir à leur place.

Il faut avoir confiance dans les masses, s'appuyer sur elles et respecter leur esprit d'initiative.

Il faut rejeter la crainte et ne pas avoir peur des troubles.

Le président Mao nous a toujours enseigné qu'une révolution ne peut s'accomplir avec tant d'élégance et de délicatesse, ou avec tant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme.

Que les masses s'éduquent dans ce grand mouvement révolutionnaire, et opèrent la distinction entre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, entre les façons d'agir correcte et incorrecte !

Il faut utiliser pleinement la méthode des *dazibao* et des grands débats pour permettre de larges et francs exposés d'opinions, afin que les masses puissent exprimer leurs vues justes, critiquer les vues erronées et dénoncer tous les génies malfaisants.

De cette façon, les larges masses pourront, dans la lutte, élever leur conscience politique, accroître leur capacité et leurs talents, distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas et distinguer les ennemis qui se dissimulent parmi elles.

Les rapports que les responsables du Parti entretiendront avec cette initiative des masses décideront de leur fidélité au socialisme, ou au contraire montreront leur engagement dans la formation d'une classe dominante :

Ce que le Comité central du Parti demande des comités du Parti à tous les échelons, c'est de persévérer dans la juste direction, d'accorder la primauté à l'audace, de mobiliser sans réserve les masses, d'en finir avec cet état de faiblesse et d'impuissance, d'encourager les camarades qui ont commis des erreurs, mais qui veulent les corriger, à rejeter le fardeau de leurs fautes et à se joindre à la lutte, de relever de leurs fonctions les responsables engagés dans la voie capitaliste, et de leur reprendre la direction pour la rendre aux révolutionnaires prolétariens.

La « Décision en 16 points » affirme explicitement le caractère permanent et « institutionnel » des groupes et des comités de masse constitués à l'extérieur du Parti :

Nombre de choses nouvelles ont commencé à apparaître dans le mouvement de la grande Révolution culturelle prolétarienne.

Les groupes et les comités de la Révolution culturelle ainsi que d'autres formes d'organisation, créés par les masses dans de nombreuses écoles et de nombreux organismes, sont quelque chose de nouveau et d'une grande importance historique.

Les groupes, les comités et congrès de la Révolution culturelle sont les meilleures formes nouvelles d'organisation dans lesquelles les masses s'éduquent elles-mêmes sous la direction du Parti communiste.

Ils constituent un excellent pont permettant à notre Parti de maintenir des contacts étroits avec les masses. Ils sont des organes du pouvoir de la Révolution culturelle prolétarienne.

La lutte menée par le prolétariat contre la pensée, la culture, les mœurs et les coutumes anciennes léguées par toutes les classes exploiteuses durant des millénaires couvrira nécessairement une période extrêmement longue.

Par conséquent, les groupes, comités et congrès de la Révolution culturelle ne doivent pas être des organisations temporaires, mais des organisations de masse permanentes appelées à fonctionner longtemps.

Ils conviennent non seulement aux établissements d'enseignement et aux organismes d'État, mais aussi, pour l'essentiel, aux usines, mines et entreprises, aux quartiers de villes et aux villages.

En même temps, on trouvera constamment l'affirmation d'un primat relatif, quoiqu'assoupli et « pluralisé », de l'organisation du Parti : les nouvelles formes organisationnelles des masses gardent une valeur politique, mais leur tâche est d'une certaine façon limitée à empêcher que le Parti ne dégénère dans un sens capitaliste. Nulle part on ne trouvera, dans la « Décision », l'idée que la forme organisationnelle du Parti en tant qu'appareil para-étatique puis étatique puisse constituer elle-même le ressort d'une reconstitution des inégalités, notamment par le biais de la division du travail entre direction et exécution et des effets d'interpellation idéologique entre dirigeants et dirigés. Une critique plus radicale de la forme-Parti du mouvement communiste était bien entendu pratiquement impossible et théoriquement impensable ; en même temps, il faut remarquer que cette impossibilité, couplée à l'exigence impérieuse de détourner l'expérience chinoise de la pente soviétique, produira des oscillations destinées à se solder par l'échec de la Révolution Culturelle (et, ce qui prouve le bien fondé des positions maoïstes, par la liquidation du communisme).

Il faut souligner également la réactivation par la « Décision en 16 points » du souvenir de la Commune, non plus en tant que paradigme d'un échec à ne plus jamais répéter, mais (d'ailleurs conformément à la position de Marx lui-même) comme invention politique exemplaire susceptible de généralisation :

Il est nécessaire d'appliquer un système d'élection générale semblable à celui de la Commune de Paris, pour élire les membres des groupes et des comités de la Révolution culturelle et les représentants aux congrès de la Révolution culturelle.

Les listes des candidats doivent être proposées par les masses révolutionnaires après d'amples consultations, et les élections n'auront lieu qu'après des discussions répétées de ces listes par les masses.

Les masses ont à tout moment le droit de critiquer les membres des groupes et comités de la Révolution culturelle et les représentants élus aux congrès de la Révolution culturelle.

Les dits membres et représentants peuvent être remplacés par élection ou révoqués par les masses après discussions s'ils se montrent incompetents.

On sait que pour Marx la Commune représente le premier exemple « réalisé » de dictature du prolétariat, c'est-à-dire de cette forme d'État « en voie de dépérissement » qui ouvre la voie à l'organisation non-étatique de l'agir politique collectif dont le nom générique est « Communisme ». Marx voit dans l'expérience de la Commune une tentative d'en finir avec l'existence de l'État comme appareil séparé, ce qui suppose une ré-appropriation par les masses de l'exercice de la fonction politique. En même temps, la Commune est aussi le nom d'une défaite sanglante, faute d'un appareil organisationnel capable de se confronter à l'État bourgeois – paradigme de l'État en dépérissement, la Commune semblerait avoir échoué à se donner les moyens de *briser* l'appareil d'État existant, d'où la leçon à tirer pour l'histoire à venir du mouvement communiste : afin qu'une expérimentation de dictature du prolétariat puisse être mise en place, il faut d'abord s'assurer la survie face au pouvoir étatique : la prise du pouvoir, et la construction organisationnelle de ses conditions, devient la tâche prioritaire du mouvement communiste.

En même temps, la Commune commence, dans le discours bolchevique – discours qui formulera précisément la solution historiquement victorieuse au problème des conditions du pouvoir - à assumer les traits d'un « exemple par la négative » – il s'agit de *ne pas répéter* la Commune, de ne plus jamais tomber dans le piège de l'expérimentation « désarmée » et impuissante. Lénine se réfère encore à la Commune comme à un exemple de dictature du prolétariat opposé au parlementarisme du renégat Kautsky ; en même temps, chez lui la Commune est aussi un spectre à exorciser : le spectre d'une révolution qui échoue à s'inscrire

dans la durée et à garantir sa propre conservation – une célèbre anecdote raconte de la danse de Lénine sur la neige après avoir appris que le pouvoir bolchevique avait résisté un jour de plus que la Commune. Lorsque Staline déclarera que la révolution d’octobre aurait ouvert le siècle des révolutions victorieuses, il liquidera en effet la valeur paradigmatique de la Commune, c’est-à-dire de l’épisode le plus important du « siècle des révolutions écrasées », le XIXe. Mais « révolution victorieuse » signifie également une articulation presque exclusive de la politique communiste à la problématique du pouvoir d’État, et, par conséquent, l’assignation de toute initiative politique au Parti en tant que appareil militarisé, para-étatique, en mesure de s’affronter victorieusement au pouvoir de l’État « officiel ». Ce qui est perdu avec la référence à la Commune est donc, pendant la première moitié du XXe siècle, toute problématique de transformation de la politique par rapport à ses formes bourgeoises et capitalistes – ce qui par contre était l’un des soucis majeurs tant de Marx que de Lénine.

La réactivation du souvenir de la Commune peut être considérée comme un symptôme de cette exigence de dépassement de la formule organisationnelle du Parti-État qu’aucune théorie accomplie ne pouvait venir soutenir. Le Parti militarisé, puis le Parti-État, sont justement les solutions fournies entre XIXe et XXe siècle au problème légué par la Commune et son écrasement sanglant – solutions qui finiront par refouler et rendre impensable la question du dépérissement de l’Etat. La réactivation du souvenir de la Commune pourrait être interprétée comme une *régression* au sens psychanalytique du terme (ou plutôt dans le sens de l’extension de la démarche régressive à l’histoire mise en œuvre par Foucault dans *Folie et déraison* en s’appuyant sur Freud et Binswanger) – il s’agira de remonter *en-deçà* de la constitution d’un nœud conflictuel, d’un blocage qu’il faudra dissoudre en touchant à la scène originaires sur laquelle une *bifurcation* entre deux trajets a eu lieu. Et il s’agira donc de récupérer l’option perdante, le trajet non-réalisé, tombé dans le non-dit et l’impensé. Dans le cas qui nous occupe, le « refoulé » est bien entendu la problématique de la transformation communiste de la politique, rejetée dans l’enfer des « révolutions qui échouent » par la problématique de l’efficacité sur le plan étatique des formes organisationnelles. Cette problématique rejetée implique et enveloppe une *virtualité* du discours politique et théorique marxiste-communiste qui était restée inaccessible auparavant : l’investissement par les pratiques théoriques et politiques du mouvement communiste du niveau à la fois *structurel* et *moléculaire* des formations sociales en tant que champ d’exercice tant des rapports de production que de l’action transformatrice qui les prend pour objet.

En conclusion de cette première approche de la Révolution Culturelle, on remarquera que ces glissements dans le discours *sur* la Révolution Culturelle – discours tenus par les communistes chinois et par un maoïste français, mais qui a vécu longtemps en Chine⁶ – manifestent un *excès* de la pratique chinoise par rapport aux assises du marxisme traditionnel qui trouvent leur codification dans l’orthodoxie théorique en vigueur depuis les années 1930. L’idéologie et les superstructures prennent à signifier l’étoffe même de la vie quotidienne des collectivités humaines, l’épaisseur muette et anonyme d’appareils et d’agencements de gestes, discours, rituels, etc. qui informe les conduites et les pensées des individus – cette épaisseur qui est une *force matérielle* et que des historiens et anthropologues avaient, entre

⁶ J. Daubier est en général d’une parfaite orthodoxie ; ainsi, il cherche à plusieurs reprises dans son livre à « blanchir » Mao de tout soupçon d’infidélité au primat historique et révolutionnaire de la classe ouvrière. On sait que, pour la stratégie des communistes chinois, ce primat est problématique d’un point de vue théorique et pratique à la fois, et cela déjà à l’époque de la Longue Marche.

les années 1930 et l'après-guerre, commencé à étudier sous les noms de *civilisation matérielle* ou *mentalité(s)*, est le lieu où se nouent de façon complexe – nouage de nouages infiniment *surdéterminé* – les élaborations imaginaires et les conditions réelles d'existence, la reproduction de la vie matérielle et les formes symboliques de la culture, l'organisation de l'« échange organique » entre société et nature et les rapports de pouvoir, la production et la transmission du savoir et la formation des rôles et des hiérarchies propres à une société donnée. Le geste fondateur des révolutionnaires chinois a consisté à faire de ce lieu le champ d'exercice d'une pratique politique qui a redéfini le sens et les objectifs tant de la théorie marxiste que de la politique communiste.

Ce geste est contemporain – logiquement et chronologiquement – d'une série d'autres gestes théoriques et politiques qui composent la constellation du marxisme de l'après-guerre, mieux : du troisième *régime de véridiction* connu par le mouvement communiste et la théorie marxiste, un régime qui, justement, ne déploiera ses virtualités qu'après la Seconde Guerre Mondiale⁷. D'abord, il faut mentionner un glissement théorique au sein des sciences historico-sociales qui transformera en profondeur l'idée même de l'histoire en tant que dimension de la réalité *et* que discipline scientifique : l'histoire des « longues durées », des « mentalités », des « structures » (économiques, démographiques, climatiques, géographiques, etc.) prendra pour objet des réalités invisibles au regard porté sur la seule surface des sociétés humaines, mais qui sont d'autant plus contraignantes justement à cause de leur efficacité silencieuse et « infrastructurelle », coïncidant à la limite avec l'existence même d'une formation sociale déterminée dans la totalité de ses dimensions. Lorsque Althusser attribuera à Marx la découverte du « continent histoire » il pensera directement l'histoire selon ces coordonnées (qui en effet n'auraient pas été introduites dans la problématique des « sciences humaines » naissantes sans la nécessité d'une confrontation avec Marx et le marxisme). Mais pour nombre d'historiens des « longues durées » ces strates anonymes de la vie historique constituent plutôt ce qui échappe à la politique et à la volonté explicite de transformation et d'action – or, ré-investir le marxisme par cet ordre de réalité signifie en premier lieu se poser le problème des pratiques politiques auxquelles ces mêmes réalités silencieuses et efficaces seraient accessibles. Le troisième régime de véridiction du marxisme sera celui d'un marxisme conçu comme théorie des rapports de production, en entendant par cette expression une réalité structurelle et structurale du même ordre que les « structures » étudiées par les historiens et les anthropologues – *mais du point de vue de la transformabilité de ces structures par l'action politique*. Ce qui implique la portée « anthropologique » de la politique, censée intervenir sur « ce que l'homme a de plus profond ».

Il y a plusieurs raisons à la constitution de ce régime à l'intérieur duquel le marxisme et la pratique politique communiste commencent à devenir pensables selon un registre inédit. J'ai mentionné l'essor d'un discours « structural » au sein des sciences sociales, mais évidemment de telles raisons il en est de plus politiquement urgentes que je ne pourrais qu'énumérer sommairement. D'abord, les expériences de planification économique et en général les transformations des systèmes socio-économiques des différents pays en train de se libérer de l'assujettissement colonial (dont en premier lieu la Chine elle-même), qui mettaient au centre des intérêts théoriques et pratiques tant la comparaison entre des structures économiques et sociales différentes que la possibilité de transformer consciemment ces structures (et dans cette problématique les aspects liés aux mentalités et aux habitudes

⁷ Sur les deux premiers régimes de véridiction, cf. la séance du Séminaire du GRM du 7 février 2009 intitulée « De l'organisation aux masses – et retour ».

quotidiennes de vastes masses d'individus étaient strictement nouées aux problèmes concernant plus directement la production, le développement technologique ou la consommation). De ce point de vue, l'une des tâches que la nouvelle conjoncture assignait au discours théorique et politique marxiste était justement celle de réfléchir aux virtualités et aux contraintes des différents types de rapports de production (un programme théorique qui sera formulé avec la plus grande clarté par Ch. Bettelheim et Maurice Godelier) ; mais aussi de poser le problème d'une transformation massive, rapide et à certains égards « planifiée » de formes de vie traditionnelles dont l'emprise s'exerçait à une échelle sans commune mesure avec celle des nations européennes. Telle avait été la pierre d'achoppement de la Révolution d'Octobre face aux rapports avec les masses paysannes – expérience qui était loin d'être positive même si un processus rapide de « modernisation » planifiée se présentait dans la conjoncture non pas comme une lubie modernisatrice d'élites éclairées, mais comme une nécessité imposée par des exigences de survie, des rapports de pouvoir internationaux, et bien sûr des espoirs de transformation de rapports sociaux inégalitaires dont le poids ancestral était difficilement considérable comme une source univoque de significations existentielles agréablement communautaires pour ceux qui en étaient le sujet. Il faut ensuite rappeler que, dans les Etats-Unis du capitalisme fordiste-keynesien, et dans l'Europe des plans Marshall, les rapports de production capitalistes avaient commencé à montrer leur visage de vecteurs de transformations anthropologiques profondes : non seulement la vie quotidienne était progressivement subsumée aux techniques capitalistes d'intégration et de gestion, mais ces techniques elles-mêmes – tant la technologie mise à l'œuvre dans le processus de production industriel que les techniques de gestion des « ressources humaines » - étaient considérées par plusieurs courants de théorie critique comme toujours-déjà traversées et structurées par les rapports d'exploitation proprement capitalistes, théoriquement redéfinis sur la base de la scission constamment reproduite et élargie entre les tâches de direction et celle d'exécution. La théorie et la pratique se restructurent autour de ces problématiques qui impliquent une critique de l'intégration de la conscience au système des relations capitalistes, de la dissolution des formes culturelles et sociales propres à l'universalisme bourgeois et maintenant remplacées par l'« administration totale » d'une société capitaliste qui fonctionne désormais sans conscience malheureuse, des illusions progressistes concernant le rôle spontanément émancipateur du développement technologique et de l'attitude rationaliste. Le discours marxiste devient par conséquent une critique de la colonisation du « monde de la vie », et une analyse à la fois empirique et spéculative de l'innervation des systèmes « rationnels » techniques et bureaucratiques par des rapports anonymes mais efficaces de pouvoir et exploitation. En Allemagne et en Italie⁸, l'Ecole de Francfort et le jeune Lukács – celui-ci considéré non plus comme un métaphysicien du Parti d'avant-garde mais comme un analyste post-weberien de la « rationalisation » capitaliste – deviennent les références principales des courants et des groupes (« Quaderni Rossi », l'opéraïsme, les positions d'un Hans-Jürgen Krahl au sein de la SDS) qui transformeront la pratique théorique et la pratique politique en les réarticulant à la problématisation directe de l'infrastructure quotidienne, cachée, matérielle et « idéologique », des sociétés capitalistes « avancées ». On peut donc affirmer que, dans la conjoncture mondiale de l'après-guerre, les tâches politiques et théoriques se réorganisent autour d'un nouveau régime discursif, dont les enjeux et les assises sont à la fois

⁸ Je renvoie, pour la conjoncture italienne de l'après-guerre, à Andrea Cavazzini, *La Nouvelle gauche en Italie, t. I. Le printemps des intelligences*, Bibliothèque de philosophie sociale et politique, Europhilosophie-Editions, 2009, <http://www.europhilosophie-editions.eu/fr/spip.php?article18>.

l'investissement des structures sociales dans leur dimension de totalité articulée fonctionnant selon une logique cohérente *et* l'anticipation ou la préfiguration de nouvelles structures elles aussi globales mais traversées par une logique égalitaire, par un dynamisme émancipateur collectif. Tant la grande narration du Progrès que le recentrage du discours marxiste et communiste sur la rationalité politique du Parti, puis du Parti-Etat, sont réarticulés à l'intérieur de ce nouveau régime de vérité au sein duquel des expérimentations théoriques et politiques commencent à fonctionner.

En position de surdétermination par rapport à tout cela, on trouvera le bilan – rendu nécessaire par la conjoncture mais qui reste bien sûr très difficile – de l'expérience soviétique, une expérience qui montre désormais son visage de tragique impasse, mais qu'il faut à tout prix sauvegarder en tant que premier exemple de dictature du prolétariat *victorieuse* – et dont le résultat, l'URSS elle-même, est ce qui consent, à la fin de la Guerre Mondiale, la survie d'un « monde socialiste » subalterne à la grande puissance mais soustrait aux visées des puissances capitalistes. De toute évidence, chacun des points dont la conjoncture impose le traitement correspond à des impasses, des tâches aveugles, voire des culs-de-sac catastrophiques, dans le devenir post-révolutionnaire de l'Etat soviétique. La tragédie de la collectivisation et de l'industrialisation forcées ; la centralisation de l'organisation productive ; le primat absolu du Parti-Etat et de ses dirigeants ; la police idéologique entraînant une sclérose du discours marxiste devenu par conséquent incapable d'orienter une stratégie politique rationnelle ; la volonté d'ériger en modèle l'expérience soviétique – et, surtout, l'évidence (incontournable bien que souvent exorcisée) de la reconstitution de rapports de domination, de formes sociales inégalitaires, liées à la formation d'une *Nomenklatura*, au manque total de souveraineté des masses sur le processus de production, à l'administration de l'orthodoxie par une caste de dirigeants infailibles, à la politique de grande puissance menée par l'URSS. Le modèle soviétique et tiers-internationaliste, sa codification théorique et sa généralisation pratique – dont même les stratégies politiques des partis communistes des pays capitalistes sont en effet autant de manifestations – deviennent incontestablement un obstacle pour toute stratégie de « redémarrage » du processus révolutionnaire : incapable de jeter des lumières sur la réalité actuelle, des rapports sociaux capitalistes, le « corpus » théorico-pratique de la Troisième Internationale est tout aussi muet et aveugle face aux rapports de classe qui gouvernent la société soviétique et semble bien constituer au contraire un instrument de légitimation des inégalités qui se reconstituent au sein des Etats et des Partis post-révolutionnaires. En même temps, la première « révolution victorieuse » constitue un paradigme qu'il reste difficile de remettre en question – le Rapport Khrouchtchev en 1956 et la déstalinisation feront néanmoins éclater au grand jour tant l'enlisement du mouvement communiste que les tentatives de donner vie à un « nouveau commencement ». Et on peut très bien affirmer que, jusqu'à la fin des 1970, toutes les inventions de la politique d'émancipation seront surdéterminées par la confrontation de toute stratégie au désastreux blocage du processus révolutionnaire soviétique – le modèle de la « révolution victorieuse » était devenu le modèle d'une victoire qui avait fini par détruire de l'intérieur les principes et les raisons de sa propre percée.

C'est pourquoi on pourrait difficilement comprendre la Révolution Culturelle sans l'inscrire dans le contexte du différend sino-soviétique et des réactions chinoises au Rapport de 1956. Dans cette seconde approche de la conjoncture en question, nous concentrerons notre analyse sur la réponse immédiate des communistes chinois au processus de déstalinisation, réponse consistant essentiellement de deux documents : « À propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat » (Rédaction du *Renmin Ribao*, avril

1957) et « Encore une fois à propos de la dictature du prolétariat » (Rédaction du *Renmin Ribao*, décembre 1957). Nous lirons ici surtout le premier texte.

D'abord, un bref résumé par J. Daubier des enjeux du différend sino-soviétique. Selon J. Daubier, « Le Parti communiste chinois n'a jamais accepté la répudiation de Staline et il manifesta son hostilité aux thèses khrouchtcheviennes »⁹. Cette formulation est trompeuse, car elle pourrait faire penser à une fidélité de la part des chinois à l'égard du modèle stalinien. On verra que tel n'est pas précisément le cas. Néanmoins, on peut retenir l'analyse de J. Daubier concernant le désaccord entre les chinois et l'URSS : « La politique de Khrouchtchev est tenue par les communistes chinois comme un abandon de l'entreprise révolutionnaire, caractérisée par le rejet explicite de la notion de dictature du prolétariat et d'autres thèses importantes du marxisme. Aux yeux des maoïstes, elle a abouti au démantèlement de l'économie collectiviste, de même qu'à la trahison de l'internationalisme prolétarien par la proclamation de la coexistence pacifique et même de la concertation avec les Etats-Unis, que la presse pékinoise appelle une nouvelle Sainte-Alliance visant à maintenir le statu quo mondial et à dissuader les révolutions. Mais le khrouchtchevisme, c'est aussi, et peut-être surtout, aux yeux des communistes chinois, la rupture du lien étroit et délicat qui doit unir le Parti communiste aux masses populaires, et la croissance sans frein du pouvoir d'une caste de privilégiés parmi les fonctionnaires et les dignitaires du régime soviétique ; la politique extérieure modérée et conciliatrice des dirigeants soviétiques n'étant plus que le prolongement de la tendance à l'embourgeoisement et à la corruption qui s'étaient désormais dans leur politique intérieure »¹⁰. On peut donc considérer le jugement sur l'URSS post-stalinienne comme l'un des ressorts de la séquence qui mène à la Révolution Culturelle : « D'inquiétants symptômes d'embourgeoisement chez une fraction des cadres du Parti chinois n'annonçaient-ils pas la possibilité d'un phénomène analogue au révisionnisme soviétique ? [...] En fait, on s'était sensiblement écarté de la situation existant pendant la guerre antijaponaise et la guerre de libération nationale. À cette époque, bien souvent, les cadres ne touchaient pas de salaires et [...] leur mode de vie ne se différenciait guère de celui des masses populaires [...]. Pendant deux ou trois ans, après la libération de la Chine, la situation des cadres était restée sensiblement identique et puis, progressivement, une partie d'entre eux avait vu croître ses avantages matériels [...]. Dès 1951, un système de salaires pour les fonctionnaires avait été établi. Complété et modifié en 1955 et 1956, il créait d'assez nombreuses couches catégorielles. À l'ancienneté et au mérite correspondaient pour une partie d'entre eux des différences de rémunération et quelquefois de logement. Des écoles spéciales pour les enfants de certains fonctionnaires de haut rang avaient été créées malgré l'opposition de Mao Tsé-toung [...]. Dans certaines entreprises d'édition, des cadres touchaient des rémunérations spéciales pour des traductions d'ouvrages étrangers [...]. Certains écrivains et journalistes cumulaient leur salaire avec les sommes reçues en rétribution d'articles qu'ils écrivaient pour des journaux. Dans les milieux cinématographiques, on voyait des artistes et des rédacteurs de scénario réclamer et obtenir des traitements relativement élevés [...]. À ces phénomènes limités mais sensibles de différenciation sociale, s'ajoutaient les éléments psychologiques qui accompagnent l'exercice des responsabilités. Les considérations de rang et de grade allaient de pair souvent avec des notions de prestige [...]. Progressivement, des conditions se créaient pour que le pouvoir et

⁹ J. Daubier, cit. p. 40.

¹⁰ *Ibid.*, p. 41.

ceux qui l'exercent s'éloignent davantage du peuple. La route vers le khrouchtchevisme serait alors grande ouverte »¹¹.

Or, cette « khrouchtchevisation » pernicieuse ne peut aucunement être opposée tout simplement à la continuité par rapport aux pratiques staliniennes ; bien au contraire, les tendances à la constitution des cadres en classes dominantes, stabilisées sous Khrouchtchev, représentent plutôt l'aboutissement de tendances déjà entamées dès la période stalinienne. Il faut donc lire le texte d'avril 1957 pour saisir la lecture chinoise de la dénonciation du « culte de la personnalité » et du « subjectivisme » de Staline :

Nous, les communistes, ne devons jamais perdre ceci de vue. Pour vaincre de puissants ennemis, la dictature du prolétariat doit avoir un pouvoir fortement centralisé. Et ce pouvoir doit s'allier à un haut degré de démocratie. Lorsqu'il y a accentuation trop poussée de la centralisation, on voit apparaître de nombreuses erreurs. C'est une chose facile à comprendre. Mais quelles que soient les erreurs commises, le régime de la dictature du prolétariat sera toujours, pour les masses populaires, de loin supérieur à tous les régimes de dictature des classes exploiteuses, à la dictature de la bourgeoisie.

D'abord, on réaffirme, dans le contexte d'une référence critique à l'excès de centralisation, que le problème du communisme coïncide avec celui du dépérissement de l'Etat de dictature du prolétariat :

Les classes exploiteuses qui n'ont d'autre objectif que piller ont toujours espéré perpétuer leur dictature de génération en génération, et ont donc eu recours à tous les moyens possibles pour pressurer le peuple. Leurs erreurs sont irrémédiables.

Mais le prolétariat qui lutte pour l'émancipation du peuple sur le plan matériel et moral se sert de sa dictature pour réaliser le communisme, établir la concorde entre les hommes, et laisse dépérir graduellement sa propre dictature. C'est pourquoi, il s'efforce de donner un plein développement à l'esprit d'initiative et à l'activité des masses populaires. Le fait qu'il est possible de développer de façon illimitée l'esprit d'initiative et l'activité des masses sous la dictature du prolétariat comporte également la possibilité de surmonter toutes les erreurs commises sous ce régime.

Et, afin que ce programme de dépérissement puisse surmonter ses propres erreurs, on invoque déjà l'initiative et l'activité des masses, si bien que la plus grave erreur des dirigeants est de s'en éloigner :

Aux dirigeants des Partis communistes et des Etats socialistes incombe la responsabilité de réduire au minimum le nombre de leurs erreurs, d'empêcher autant que possible certaines erreurs graves de se produire, de veiller à tirer les enseignements des erreurs isolées, partielles et passagères et de faire tous leurs efforts pour que celles-ci ne dégénèrent pas en erreurs d'envergure nationale ou de longue durée.

Pour cela, tout dirigeant doit être extrêmement modeste et prudent, être en liaison étroite avec les masses, les consulter en toutes matières, procéder à des enquêtes et à des examens réitérés sur la situation réelle et se livrer constamment à la critique et à l'autocritique conformément aux circonstances et dans la mesure qui convient.

C'est précisément parce que Staline n'a pas agi ainsi qu'il a commis dans la dernière période de sa vie certaines erreurs graves dans son travail, en tant que principal dirigeant du Parti et de l'Etat. Il devint infatué de lui-même, manqua de circonspection, et l'on vit apparaître dans son esprit le subjectivisme et la tendance à se contenter de vues partielles.

Même si une certaine continuité par rapport à la ligne stalinienne est affichée, le « culte de la personnalité » est directement opposé, non pas à la « légalité socialiste » – donc au respect des prérogatives de la *Nomenklatura* et des instances officielles – mais à la direction collective et à l'activité des masses :

¹¹ *Ibid.*, pp. 42-43.

Si Staline a gagné le soutien du peuple soviétique et a joué un important rôle historique, c'est avant tout parce qu'il a défendu, avec les autres dirigeants du Parti communiste de l'Union Soviétique, la ligne de Lénine relative à l'industrialisation du pays des Soviets et à la collectivisation de l'agriculture.

Le Parti communiste de l'Union Soviétique, en mettant à exécution cette ligne, a fait triompher le socialisme dans son pays et a créé les conditions pour la victoire de l'Union Soviétique dans la guerre contre Hitler. Toutes ces victoires remportées par le peuple soviétique sont en harmonie avec les intérêts de la classe ouvrière du monde entier et de toute l'humanité progressiste, c'est pourquoi le nom de Staline jouissait, tout naturellement, d'une immense gloire dans le monde. Cependant, quand Staline eut acquis un grand prestige auprès du peuple, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Union Soviétique, en appliquant correctement la ligne léniniste, il eut le tort d'exagérer son propre rôle et opposa son autorité personnelle à la direction collective.

Il s'ensuivit que certaines de ses actions sont allées à rencontre des conceptions fondamentales du marxisme-léninisme qu'il avait lui-même propagées.

D'un côté, il reconnaissait que les masses populaires sont les créateurs de l'histoire, que le Parti doit rester constamment en liaison étroite avec les masses, développer la démocratie en son sein ainsi que l'autocritique et la critique venant de bas en haut ; mais d'un autre côté, il acceptait et encourageait le culte de la personnalité et prenait des décisions personnelles arbitraires.

L'analyse du « culte de la personnalité » mérite de retenir notre attention : elle se fonde sur des références aux habitudes et aux traditions qu'on retrouvera presque identiquement lors du déclenchement de la Révolution Culturelle, y compris pour ce qui concerne l'articulation très étroite entre l'investissement politique des « habitudes » et la critique à l'égard des instances dirigeantes du Parti-État :

Le culte de la personnalité est un vestige pourri qui nous vient du fin fond de l'histoire de l'humanité. Le culte de la personnalité est enraciné non seulement chez les classes exploiteuses, mais aussi chez les petits producteurs. Il est bien connu que le système patriarcal est engendré par l'économie des petits producteurs.

Après l'établissement de la dictature du prolétariat, même une fois les classes exploiteuses éliminées, l'économie des petits producteurs remplacée par une économie collective et la société socialiste fondée, certains vestiges pourris, venimeux de l'idéologie de l'ancienne société peuvent demeurer dans l'esprit des hommes pendant une très longue période : « La force de l'habitude chez les millions et les dizaines de millions d'hommes est la force la plus terrible » (Lénine). (V. I. Lénine: *La maladie infantile du communisme (Le "gauchisme")*, Œuvres choisies. Tome II, Deuxième partie, page 372, Editions en Langues étrangères, Moscou, 1953).

Le culte de la personnalité est justement une force de l'habitude de millions et de dizaines de millions d'hommes. Puisque cette force de l'habitude existe encore dans la société, elle peut influencer de nombreux fonctionnaires de l'Etat, et elle n'a même pas épargné un dirigeant comme Staline. Le culte de la personnalité est le reflet d'un phénomène social dans l'esprit des hommes et quand un dirigeant du Parti et de l'État tel que Staline est lui-même influencé par cette conception arriérée, ceci exerce en retour son influence sur la société, porte préjudice à notre cause, et entrave l'initiative et l'activité créatrice des masses populaires.

Immédiatement après, la persistance des contradictions dans une société communiste est affirmée :

Personne ne peut dire de combien de fois le chemin qui lui reste à accomplir dépasse celui qu'elle a déjà parcouru. Des contradictions, comme celles entre l'esprit novateur et l'esprit conservateur, entre ce qui va de l'avant et ce qui reste en arrière, entre ce qui est positif et ce qui est négatif, apparaîtront sans cesse selon les différentes conditions et les différentes situations.

Et tout continuera à évoluer ainsi: on ira de contradiction en contradiction; et quand les anciennes contradictions auront été résolues, on en verra apparaître de nouvelles.

Certains soutiennent que la contradiction entre l'idéalisme et le matérialisme peut être éliminée dans une société socialiste ou communiste. Il est clair que ce point de vue n'est pas juste.

Aussi longtemps qu'il existera des contradictions entre le subjectif et l'objectif, entre ce qui va de l'avant et ce qui reste en arrière, entre les forces productives et les rapports de production, la contradiction entre l'idéalisme et le matérialisme continuera à exister dans une société socialiste ou communiste, et elle se manifestera sous

différentes formes. Puisque les hommes vivent en société, ils reflètent dans des situations différentes et à des degrés différents les contradictions existant dans chaque forme de société.

Par conséquent, même dans une société communiste, chacun ne sera pas nécessairement parfait. Les gens porteront encore des contradictions en eux-mêmes ; il y aura encore de bonnes et de mauvaises gens, des gens dont la pensée sera relativement juste, et d'autres chez qui elle sera relativement erronée. Il y aura donc encore des luttes entre les gens, mais ces luttes auront une nature et une forme différentes de celles qui se produisent dans les sociétés de classes.

Et cette prise de position conduit tout naturellement à la légitimation de la critique envers les dirigeants :

Envisagée sous cet angle, l'existence de contradictions entre l'individuel et le collectif dans une société socialiste n'a rien d'étrange. Et tout dirigeant du Parti ou de l'État tombera inévitablement dans une façon de penser trop rigide, et par conséquent commettra de graves erreurs s'il se sépare de la direction collective, des masses populaires et de la réalité de la vie. Nous devons veiller à écarter la possibilité que certaines personnes profitent des nombreux succès remportés par le Parti et l'État et de la grande confiance qu'ils se sont acquise auprès des masses pour abuser de leur autorité, et tombent ainsi dans l'erreur.

Et encore :

Après la victoire de la révolution, quand la classe ouvrière et le Parti communiste sont devenus la classe et le Parti dirigeants dans l'État, ceux qui dirigent le Parti et l'État, assaillis de bien des côtés par le bureaucratisme, peuvent se trouver face au grand danger de se servir de l'appareil d'État pour entreprendre des actions arbitraires, de s'éloigner des masses et de la direction collective et de recourir à des méthodes autoritaires, violant les principes démocratiques du Parti et de l'État.

Par-là, le primat exclusif du modèle soviétique est rejeté au nom de la pratique chinoise elle-même, consistant à lutter « contre l'exaltation de l'individu », source d'inégalités jusque dans la période post-révolutionnaire :

Le Parti communiste chinois félicite le Parti communiste de l'Union Soviétique des succès importants qu'il a remportés dans sa lutte de portée historique contre le culte de la personnalité. L'expérience de la révolution chinoise apporte, elle aussi, la preuve que c'est seulement en s'appuyant sur la sagesse des masses populaires, sur le centralisme démocratique et sur le système de la combinaison de la direction collective avec la responsabilité individuelle que notre Parti peut remporter de grandes victoires et mener à bien de grandes réalisations aussi bien dans la période de la révolution que dans celle de l'édification nationale. Le Parti communiste chinois a mené une lutte continue dans les rangs de la révolution contre l'exaltation abusive de l'individu et contre l'héroïsme individuel qui s'écartent des masses. De tels phénomènes continueront certainement à exister pendant une longue période. Une fois qu'on les a surmontés, ils peuvent resurgir encore ; ils se manifestent tantôt chez les uns tantôt chez les autres. Quand l'attention est concentrée sur le rôle de l'individu, le rôle des masses et de la collectivité est souvent ignoré. C'est pourquoi il y a des gens qui se laissent facilement aller à une folle présomption ou à une confiance superstitieuse en eux-mêmes tandis que d'autres rendent un culte aveugle à autrui. Nous devons donc veiller à mener une lutte inlassable contre l'exaltation abusive de l'individu et l'héroïsme individuel qui s'écartent des masses, et contre le culte de la personnalité.

Les masses sont par conséquent directement invoquées comme impliquées dans le processus des décisions politiques :

Pour combattre le subjectivisme dans les méthodes de direction, le Comité central du Parti communiste chinois a adopté en juin 1943 une décision sur les méthodes de direction. À l'heure actuelle, quand on parle de la question de la direction collective dans le Parti, il est encore bon que tous les membres et tous les dirigeants du Parti communiste chinois se réfèrent à cette décision où il est déclaré : dans toute l'activité pratique de notre Parti, une direction juste doit toujours se fonder sur le principe suivant: partir des masses pour retourner aux

masses. Cela signifie qu'il faut faire la somme de tous les avis des masses (dispersés, non systématiques), puis les porter de nouveau aux masses (mais généralisés et systématisés après études), les diffuser et les expliquer, en faire les idées des masses elles-mêmes, afin que celles-ci les soutiennent fermement et les traduisent en action ; et, dans le même temps, vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis, il faut encore une fois faire la somme des avis des masses et encore une fois les leur porter pour gagner leur ferme soutien. Et le même processus devra se poursuivre indéfiniment. De cette façon, à chaque nouvelle confrontation avec les masses, ces idées deviennent toujours plus justes, plus vivantes et plus riches.

Que la critique chinoise du modèle soviétique soit loin de ne toucher qu'au « khrouchtchevisme », mais qu'elle concerne au contraire les lignes stratégiques de la construction du socialisme en URSS à partir au moins de l'ère stalinienne, c'est ce qui est démontré par la question des Communes populaires. Nous verrons que cette problématique renvoie encore une fois aux enjeux de la Révolution Culturelle et notamment à la transformation consciente, par voie de mobilisation des masses, des infrastructures traditionnelles de la vie quotidienne et de la « civilisation mentale et matérielle ».

Selon un témoin décidément hostile, R. Garaudy, « jusqu'en 1956 et même aux environs de 1958, la Chine avait, en gros, suivi la voie de l'Union soviétique pour la construction du socialisme. Le modèle chinois commence à se séparer nettement du modèle soviétique aux alentours de 1958 »¹². Garaudy, qui en était à ce moment-là au stade stalinien-onctueux de son insaisissable évolution, reproche aux communistes chinois d'être trop passifs à l'égard des « aspirations des masses, fût-ce au prix de concessions à la spontanéité, aux impatiences et aux espérances messianiques qui se faisaient jour en elles. "Les larges masses du pays entier... sont impatientes d'écartier les obstacles que représente le retard technique et culturel... Le Comité central du Parti et le camarade Mao Tsé-toung estiment que le moment est venu d'appeler à une révolution technique et en même temps à une révolution culturelle", écrivait Liou Chao-chi (Rapport au Comité central le 5 mai 1958) »¹³. Garaudy témoigne d'une façon exemplaire, et même dans la médiocrité malhonnête de ses propos, de ce qu'il y avait d'inacceptable et d'inouï, pour les théoriciens staliniens soviétiques et occidentaux, dans les pratiques chinoises : la rupture avec le déterminisme technologique et les politiques évolutionnistes qui s'en inspiraient, la mobilisation directe des masses, le refus de laisser le communisme aux horizons imaginaires d'un avenir confus pour en faire l'enjeu d'une expérimentation directe de nouvelles formes collectives d'existence, de nouvelles institutions égalitaires. Assez correctement, Garaudy voit dans le Grand Bond en Avant la rupture décisive avec le modèle soviétique : « Dans l'industrie, en février 1958, à l'occasion du démarrage du second plan quinquennal, fut lancé le mot d'ordre d'un "grand bond en avant". Jusque-là le développement industriel s'était effectué – à la manière de l'Union soviétique, et avec son aide – surtout par l'implantation de grandes unités modernes. Partant de l'idée que le secteur urbain de l'économie chinoise n'était pas essentiel et que le principal effort devait être fait dans l'arrière-pays, dans les campagnes, afin de mobiliser les énergies profondes du peuple par une vaste décentralisation, il fut décidé de ne pas se contenter de l'industrialisation "par en haut" et de démultiplier les unités de développement. Cela permettra, dira Mao Tsé-toung, de "marcher sur les deux jambes" en développant simultanément les grandes unités industrielles urbaines et un grand nombre de centres ruraux (...). Alors sortirent du sol de petits hauts-fourneaux, de petites cokeries, des cimenteries, forges et ateliers de toute taille et de tous les niveaux techniques. L'objectif était non seulement de mobiliser les masses dans l'immense arrière-pays rural, de transformer l'esprit

¹² R. Garaudy, *Le problème chinois*, Paris, UGE 10/18, 1967, p. 123.

¹³ *Ibid.*, p. 126.

des masses paysannes au contact d'entreprises industrielles selon la formule : "A côté du four on forge les hommes", mais aussi de ne pas subordonner l'équipement des campagnes aux seules livraisons des grands combinats et aux investissements d'État »¹⁴. Une nouvelle étape fut franchie toujours dans la même direction par l'établissement des communes populaires, annoncée par le Parti communiste de Chine avec une Résolution officielle le 29 août 1958 (*Sur l'établissement des communes populaires dans les régions rurales*). Le texte de la résolution inscrit l'établissement des communes dans un appel à l'effort conscient pour impulser une transformation communiste des rapports sociaux :

L'établissement des communes populaires a, en premier lieu, pour but d'accélérer le rythme de l'édification du socialisme, et le but de l'édification du socialisme est de préparer activement le passage au communisme. À ce que nous voyons, la réalisation du communisme dans notre pays n'est pas un événement qui appartienne à un futur lointain. Nous devons nous employer à utiliser la forme des communes populaires afin d'explorer un chemin concret du passage au communisme.

La conscience communiste des masses est considérée directement et explicitement comme un facteur matériel de transformation :

La base du développement des communes populaires est principalement le grand bond en avant, généralisé et continu, de notre production agricole et l'élévation constante de la conscience politique de nos 500 millions de paysans.

En même temps, cette conscience est strictement liée aux transformations capillaires de l'infrastructure matérielle de la vie quotidienne visant une « collectivisation de la vie » dont les « idées collectivistes » sont à la fois le résultat et le ressort interne :

Dans la construction de base de l'agriculture et la lutte pour obtenir des récoltes abondantes, la coopération sur une large échelle qui brise les frontières entre les coopératives, les cantons et les districts, l'organisation suivant des principes militaires, le travail avec un esprit de combat et la collectivisation de la vie devenant des faits courants dans les masses ont élevé encore davantage la conscience communiste des 500 millions de paysans. Des réfectoires, des jardins d'enfants, des garderies, des groupes de couture, des salons de coiffure, des installations de bains publiques, des « foyers du bonheur » pour les vieux, des écoles secondaires d'agriculture, des écoles pour devenir « rouge et expert », conduisent maintenant nos paysans vers une vie collective plus heureuse et forgent d'une façon plus poussée les idées du collectivisme parmi les masses paysannes.

Les communes réalisent, ou au moins préfigurent, un dépassement de la division du travail et de la séparation entre production et vie quotidienne :

Dans les circonstances actuelles, l'établissement des communes populaires qui comportent un complet développement dans les domaines de l'agriculture, la sylviculture, l'élevage, les occupations secondaires et la pêche, et qui combinent en un tout l'industrie (les ouvriers), l'agriculture (les paysans), l'échange (le commerce), la culture et l'éducation (les étudiants) et les affaires militaires (les soldats), est la ligne politique fondamentale indispensable pour conduire les paysans à accélérer la construction socialiste, à accomplir avant le terme fixé l'édification du socialisme et à réaliser la transition graduelle vers le communisme.

Par conséquent, elles sont, en même temps qu'unités de production et formes globales de vie, des organismes politiques :

¹⁴ *Ibid.*, pp. 127-128.

Un certain nombre de départements, chacun responsable pour un travail déterminé, devront être institués suivant le principe de condensation des services et d'efficacité dans l'organisation et de participation directe des cadres à la production.

En outre, les institutions gouvernementales de canton et les communes doivent se combiner en un tout : le comité de canton du Parti est en même temps le comité du Parti de la commune, le comité populaire de canton est en même temps le comité d'administration de la commune.

La Résolution affirme explicitement que le processus entamé par les Communes donnera lieu, à terme, à la mise en place de rapports sociaux communistes et donc au dépérissement de la division du travail et de l'État :

Et puis, au bout d'un certain nombre d'années, comme le produit social aura considérablement augmenté, la conscience communiste et la moralité du peuple tout entier auront atteint un niveau très élevé, l'éducation universelle aura été instituée et se sera développée, les différences entre les ouvriers et les paysans, la ville et la campagne, le travail intellectuel et le travail manuel — léguées par l'ancienne société qui se sont inévitablement conservées pendant la période socialiste — se seront graduellement effacées, les vestiges des droits inégaux de la bourgeoisie qui sont le reflet de ces différences auront graduellement disparu, et enfin, la fonction de l'État sera limitée à protéger le pays contre une agression de l'extérieur et ne jouera plus aucun rôle sur le plan intérieur.

À ce moment-là, la société chinoise entrera alors dans l'ère du communisme où sera mis en application le principe : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ».

Leur rôle de matrice des nouveaux rapports, ayant un pouvoir d'expansion interne, est plusieurs fois réaffirmé :

Les communes populaires seront les meilleures formes d'organisation pour l'achèvement de l'édification du socialisme et pour le passage graduel vers le communisme. Elles se développeront en unités sociales de base de la future société communiste.

L'un des enjeux stratégiques de la Révolution Culturelle est bien entendu la transformation des systèmes d'éducation. Je citerai à nouveau la « Décision en 16 points » :

Réformer l'ancien système d'éducation ainsi que les anciens principes et méthodes d'enseignement est une tâche d'une importance extrême de la grande Révolution culturelle prolétarienne en cours.

Le phénomène des intellectuels bourgeois dominant nos établissements d'enseignement doit complètement prendre fin au cours de cette grande Révolution culturelle.

Dans tous les établissements d'enseignement, il faut appliquer à fond la politique formulée par le camarade Mao Tsé-toung suivant laquelle l'éducation doit être au service de la politique du prolétariat et se combiner avec le travail productif, afin que tous ceux qui reçoivent l'éducation puissent se développer moralement, intellectuellement et physiquement pour devenir des travailleurs cultivés dotés d'une conscience socialiste.

La scolarité doit être réduite.

Le programme d'études doit être réduit et amélioré.

Les matières d'enseignement doivent être radicalement réformées, certaines d'entre elles doivent tout d'abord être simplifiées.

Tout en se consacrant principalement aux études proprement dites, les élèves et étudiants doivent apprendre encore autre chose. En d'autres termes, ils doivent non seulement s'instruire sur le plan culturel, mais également sur celui de la production industrielle et agricole et de l'art militaire; et ils doivent participer, chaque fois qu'elles s'engagent, aux luttes de la Révolution culturelle critiquant la bourgeoisie.

Dès 1963, la lutte contre la « corruption du régime révolutionnaire qu'on appelle le révisionnisme »¹⁵ avait pris les allures d'une réforme de l'éducation. Le Mouvement d'éducation socialiste, qui date justement de 1963, et qui fut le véritable précurseur de la

¹⁵ J. Daubier, *op. cit.*, p. 45

Révolution Culturelle, était « l'élément d'un plan de transformation visant à consolider en premier lieu les bases du socialisme à la campagne (...). Il s'agissait de contrecarrer le développement relatif des stimulants matériels, le népotisme, la concussion, le marché noir, le favoritisme dans la mesure où ils accroissaient inévitablement la tendance à la réapparition de paysans riches ou relativement riches. (...) On fit donc revivre les organisations de masse, telles les associations de paysans pauvres et les organisations de femmes. Chou En-laï avait dit dans son rapport du 1^{er} janvier 1964 devant l'Assemblée nationale populaire, que le point essentiel pour mener à bien le Mouvement d'éducation socialiste était de mobiliser les masses. C'était le peuple qui devait, de bas en haut, examiner le comportement des cadres et dénoncer les abus éventuels »¹⁶. La mobilisation des masses et la critique des hiérarchies dans le Parti impliquaient, comme pendant la Révolution Culturelle, une forte dimension pédagogique. Au début des années 1960, « le responsable de la pédagogie, Lou Ting-yi, critiquait vivement certaines mesures prises à l'initiative de Mao durant le Grand Bond en avant, notamment la création d'écoles mi-travail, mi-étude. Lou Ting-yi, qui, dans le passé, avait fréquemment recommandé d'imiter la pédagogie soviétique, s'efforça, à partir de 1960, de réduire la place du travail manuel et de la politique dans les programmes scolaires »¹⁷. Au contraire, au cours du Mouvement d'éducation socialiste, des expositions pédagogiques itinérantes concernant les inégalités et les privilèges de l'ancienne Chine furent organisées dans les zones rurales ; « toute une argumentation fut développée (...) pour montrer le caractère de classe de la culture, et la primauté des critères politiques sur les critères artistiques »¹⁸. Lorsque le Mouvement déferla dans les villes, « dans les universités et les écoles on multiplia le temps consacré aux discussions idéologiques, et à la lutte contre le révisionnisme »¹⁹. Finalement, « les cadres et les intellectuels étaient envoyés à la campagne selon un plan préétabli. L'objectif était triple : ils devaient établir des rapports sur les conditions de la vie rurale, en même temps qu'ils se formaient par un contact avec les réalités concrètes et que la pratique du travail manuel comme élément de l'éducation aidait à leur prolétarianisation au sens politique et moral du terme »²⁰. Cette vaste entreprise pédagogique n'était pas unilinéaire – il ne s'agissait pas d'« éduquer les masses », mais de leur permettre de s'éduquer elles-mêmes dans la lutte contre le « révisionnisme » et les anciennes habitudes ; en revanche, les cadres et les intellectuels auraient dû s'instruire auprès de la vie des masses, par la pratique du travail manuel et la pratique de l'enquête. Toute primauté des « spécialistes » – des cadres en tant que « professionnels de la politique » ou des savants-techniciens en tant que spécialistes de la gestion économique et sociale – est récusée. Ce qui est visé est bien un double dépassement de la passivité des masses face aux habitudes traditionnelles et de la « mentalité bourgeoise ou féodale » des strates cultivées et des responsables politiques – un dépassement qui tend en même temps au dépassement de la division du travail. La problématique de l'éducation s'articule toujours aux enjeux décisifs de toute l'expérience communiste chinoise : la transformation, à entreprendre ici et maintenant, des mentalités, des habitudes et des infrastructures les plus anonymes et cachées de l'organisation sociale.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 45-46.

¹⁷ *Ibid.*, p. 44.

¹⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 46-47.

²⁰ *Ibid.*, p. 45.

Les structures de l'éducation joueront un rôle crucial dans le déclenchement de la Révolution Culturelle. Le « premier dazibao marxiste-léniniste national »²¹ fut affiché le 25 mai 1966 à l'Université de Pékin, critiquant notamment le caractère purement académique de l'enseignement universitaire. Au début du mois de juin, l'Université de Pékin « entra en ébullition »²² lorsque les étudiants, très politisés, entreprirent une campagne de critique contre la restauration de l'enseignement traditionnel, impulsée par la ligne de Lou Ting-yi : « Ce fut un déferlement de critiques : on occupa nuits et jours à rédiger des affiches, des tracts, à se réunir à discuter sans fin. Tout fut passé au crible... Les étudiants, soutenus par certains de leurs professeurs, se mirent à tenir des meetings quasi quotidiennement pour critiquer leur ancien recteur »²³. C'est à ce moment-là que « la refonte de l'enseignement venait de passer à l'ordre du jour de la Révolution Culturelle. De nombreuses critiques commencèrent à se faire entendre dans les écoles contre un système dont on disait qu'il n'avait pas, pour l'essentiel, dépassé les formules consacrées en la matière par la bourgeoisie (...). Diverses critiques s'étaient exprimées dans la rue et dans les établissements d'enseignement contre le régime des examens, les programmes scolaires et les méthodes utilisées. Des étudiants déclaraient que l'enseignement tel qu'il était pratiqué était coupé de la réalité, que les étudiants étaient sans contact avec la vie du peuple et la pratique politique, ainsi qu'avec la production, que les fils de bourgeois étaient avantagés par rapport aux enfants d'ouvriers et de paysans, souvent brimés et négligés, que le système encourageait une émulation de type individualiste et une sélection de style bourgeois, qu'il favorisait le servilisme et le carriérisme et formait en fait de nouveaux lettrés et non des serviteurs du peuple. Bref, cet enseignement apparaissait à leurs yeux comme fortement marqué par les vestiges du passé et devant être entièrement renouvelé. Dans une lettre au Comité central reproduite dans la presse, des lycéens demandèrent alors que l'on transforme cet enseignement qui élargissait la différence entre le travail manuel et le travail intellectuel, entre les ouvriers et les paysans, la ville et la campagne »²⁴.

En 1964, au cours du Mouvement d'éducation socialiste, fit son apparition un autre des traits les plus marquants (et les plus incompréhensibles pour la conscience « occidentale », y compris celle des marxistes) de la Révolution Culturelle : on pourrait l'appeler « l'autorité absolue de la pensée-maotsétoung » : « Un vaste mouvement d'étude des œuvres de Mao Tsé-toung était stimulé en liaison avec la pratique de la lutte de classe, de manière à assurer une éducation vivante et complète »²⁵. J. Daubier, qui est un chroniqueur souvent trop fidèle, ne nous dit rien, ce qui est regrettable, sur la signification de l'étude des œuvres du Président Mao par rapport à une « éducation vivante et complète ». En fait, l'insistance quelque peu obsessionnelle (et donc répétitive) sur l'étude de la pensée-maotsétoung est l'un des caractères du maoïsme qui ont le plus frappé l'imagination et qui sont restés dans la « mémoire », d'ailleurs déformée au-delà de toute décence, de la séquence maoïste. Ici, nous ne pourrions qu'esquisser une modeste tentative d'aborder cette problématique, qui – telle est notre hypothèse – est liée au changement général de régime de vérité, du discours marxiste-communiste dans la seconde moitié du XXe siècle.

²¹ Je rappelle, à l'usage des jeunes générations, que les “dazibaos” étaient des placards en gros caractères affichés publiquement afin de faire connaître les positions d'un groupe ou d'un comité et de critiquer ouvertement les autorités. Cette méthode de « débat » se répandit énormément au cours de la Révolution Culturelle.

²² J. Daubier, *op. cit.*, p. 64.

²³ *Ibid.* p. 65.

²⁴ *Ibid.*, pp. 65-66.

²⁵ *Ibid.*, p. 46.

La « Décision en 16 points » déclare :

Au cours du débat, chaque révolutionnaire doit savoir réfléchir indépendamment et développer cet esprit communiste qui est d'oser penser, d'oser parler et d'oser agir.

En même temps, le 16^{ème} point déclare :

Dans la grande Révolution culturelle prolétarienne, il faut porter haut le grand drapeau rouge de la pensée-maotsetoung et mettre la politique prolétarienne au poste de commandement. Le mouvement d'étude et d'application vivantes des œuvres du président Mao Tsé-toung doit être développé parmi les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats, des cadres et des intellectuels, et la pensée-maotsetoung doit être considérée comme notre guide d'action dans la Révolution culturelle. Dans cette grande Révolution culturelle si complexe, il est d'autant plus nécessaire pour les comités du Parti aux différents échelons d'étudier et d'appliquer consciencieusement et de façon vivante les œuvres du président Mao. Ils doivent surtout étudier et étudier encore les écrits du président Mao concernant la Révolution culturelle et les méthodes de direction du Parti, tels que : « La Démocratie nouvelle », « Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan », « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », « Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande », « Quelques questions sur les méthodes de direction » et « Méthodes de travail des comités du Parti ». Les comités du Parti aux différents échelons doivent suivre les instructions données depuis des années par le président Mao, appliquer la ligne de masse dite « partir des masses pour retourner aux masses », et se faire d'abord des élèves des masses avant de devenir leurs maîtres.

Les documents successifs de la Révolution Culturelle, dans leur répétitivité énigmatique, reviennent inlassablement sur cette « autorité » de la pensée de Mao, souvent bizarrement couplée à des appels à l'audace ou à la confiance dans l'initiative et l'intelligence des masses. Je citerai ici l'Editorial du *Renmin Ribao* du 13 août 1966 :

C'est sous la direction personnelle du camarade Mao Tsé-toung qu'a été rédigée la Décision du Comité central du Parti communiste chinois concernant la grande révolution culturelle — les 16 points.

Faire confiance aux masses, s'appuyer sur elles, les mobiliser sans réserve, respecter leur esprit d'initiative, tel est le sens fondamental des 16 points.

C'est-à-dire que dans la grande révolution culturelle prolétarienne, il n'y a qu'une méthode à suivre : que les masses s'éduquent elles-mêmes et se libèrent elles-mêmes ; on ne doit en aucune façon agir à leur place. Les maîtres dans notre société, ce sont les masses. La grande révolution culturelle prolétarienne doit s'appuyer sur leur activité consciente, être leur œuvre.

Est-il possible de mener à bonne fin la révolution culturelle en s'appuyant sur les masses dans leur propre école et dans leur propre organisme de travail ?

Oui, c'est possible !

Tout élève ou professeur révolutionnaire, tout camarade révolutionnaire doit faire preuve des hautes aspirations et de l'ardeur prolétariennes.

En s'appuyant sur la force des masses, chaque école et chaque organisme de travail pourra à coup sûr rendre victorieuse la grande révolution culturelle prolétarienne, à condition que, consciencieusement, les camarades étudient les 16 points, les assimilent et les mettent en pratique.

Un mouvement révolutionnaire de masse, c'est un grand creuset. Tout élève, tout professeur, tout camarade révolutionnaire doit y affronter les épreuves, s'y affermir et devenir capable de faire la révolution.

Donc, d'un côté, on trouve une légitimation explicite des expérimentations à l'échelle locale, des inventions inédites et de l'initiative dans la recherche de nouvelles voies pour la pratique politique ; de l'autre, on réaffirme que la juste orientation n'est possible qu'à condition d'étudier et d'appliquer des énoncés qu'on peut d'une façon ou d'une autre faire remonter à l'autorité de Mao Tsé-toung :

Que les masses révolutionnaires assimilent les 16 points, elles s'orienteront clairement dans la révolution culturelle, distingueront le bon du mauvais dans leur travail et envisageront correctement leurs actions futures. Nous devons analyser et apprécier la phase de la révolution culturelle qui vient de se dérouler, à la lumière des 16 points, pour voir ce qui est bon et ce qui est mauvais, quelles méthodes sont correctes et lesquelles sont erronées.

Les groupes, les comités, les congrès de la révolution culturelle sont de nouvelles formes d'organisations créées par les masses elles-mêmes sous la direction du Parti pour mener cette révolution culturelle. Conformément aux dispositions des 16 points, doivent se tenir des élections générales du type de celles de la Commune de Paris.

Durant plusieurs jours, il devra y avoir un échange de vues complet sur les candidats à élire et les modalités de leurs élections, et des discussions répétées sur ce sujet. Si les élus se révèlent incompétents, ils peuvent être remplacés ou révoqués.

C'est dans leur propre école, dans leur propre organisme de travail que les masses révolutionnaires doivent consacrer leur effort principal à la bonne marche de la révolution culturelle.

Elles doivent apprendre à analyser concrètement les conditions spécifiques de leur propre école ou de leur propre organisme de travail, trouver des solutions aux problèmes existant là et faire leurs propres expériences dans la pratique. C'est la meilleure façon d'aider les autres écoles et les autres organismes de travail.

La révolution culturelle ne peut se dérouler et être menée à bonne fin que si elle est le fait des masses de l'école ou de l'organisme de travail même.

Nous devons avoir confiance en nous-mêmes et, tout autant, en la capacité des masses révolutionnaires des autres écoles et des autres organismes de travail, de résoudre elles-mêmes leurs problèmes et de se libérer elles-mêmes.

Les masses se libèrent elles-mêmes, elles sont un sujet autonome de la pratique politique, et leurs expérimentations, voire leurs expériences, ne sont soumises à aucune instance « officielle », à aucun guide extérieur à la confrontation directe entre la pratique politique collective et une situation donnée. En même temps, l'étude des 16 points est indispensable pour reconnaître « le bon et le mauvais ».

Cette fonction indispensable est réaffirmée à la fin de l'Editorial :

Les 16 points sont le programme tracé par le camarade Mao Tsé-toung pour la grande révolution culturelle prolétarienne. Ils constituent un instrument permettant d'unifier la compréhension et l'action des masses.

La masse des ouvriers, des paysans, des soldats, des intellectuels et des cadres révolutionnaires soutient fermement les 16 points.

Nous, qui appartenons aux masses révolutionnaires, devons les étudier consciencieusement, et nous en servir comme d'une arme pour évaluer la situation réelle du mouvement dans notre propre école ou notre propre organisme de travail. Nous devons continuer à faire ce qui est conforme aux 16 points et corriger ce qui ne l'est pas.

Les responsables d'écoles et d'organismes de travail qui s'opposent aux 16 points doivent être dénoncés et critiqués.

De toute évidence, la position de ces documents est indécidable entre, d'un côté, l'appel à la libre pensée et à la libre initiative militante et, de l'autre, l'inscription de toute action et de toute décision dans le cadre d'une *légitimité* absolue incarnée par un *texte* – légitimité qui coïncide en fait avec *l'efficacité* de la pratique politique. Car cette pratique ne vise qu'à affirmer un principe d'orientation dans une situation donnée où il s'agit de dégager et repérer *deux lignes opposées*, et à faire triompher une ligne sur l'autre. Par conséquent, détenir la juste orientation représente *déjà* le succès de la pratique révolutionnaire. Donc, s'inscrire dans la *bonne ligne* au cours de sa propre pratique signifie remporter une victoire politique décisive. À la limite, les textes « d'autorité » n'ont d'autre fonction que celle de ramener constamment les sujets-militants à la nécessité de s'orienter dans toute situation, d'y repérer deux lignes opposées, et d'inscrire leurs propres agissements dans la ligne *juste*. Le fait de les étudier et d'y être « fidèles », donc d'en reconnaître l'autorité, signifie avoir déjà

obtenu des résultats sur le plan de la pratique politique, dont le ressort fondamental est justement une orientation correcte vis-à-vis des différentes lignes politiques.

La fonction de ces énoncés est donc tout à fait différente de celle des énoncés théoriques : les énoncés des 16 points, du *Petit Livre Rouge*, des œuvres de Mao, ou encore des éditoriaux des organes de presse, ne sont pas censés décrire ou analyser une réalité donnée, moins encore élaborer une théorie accomplie, et une grave erreur « théoriciste » serait celle qui consisterait à les juger sur la base d'un critère de « scientificité ». Ces énoncés ne font que rappeler aux sujets la nécessité de se positionner. Mieux : ils assignent chaque sujet à une *scène* où il devra s'inscrire vis-à-vis de positionnements définis par une opposition fondamentale, par un affrontement décisif et incontournable. Bref, il s'agit d'énoncés *idéologiques* dans le sens précis d'un dispositif *d'interpellation* qui assigne circulairement des sujets à leur propre subjectivation : « étudier et appliquer » les textes et les énoncés « autorisés » signifie *se reconnaître*, spéculairement, dans les oppositions qu'ils définissent, se reconnaître comme bons révolutionnaires ou, vice versa, comme des révolutionnaires imparfaits qui se devront de se corriger immédiatement. L'étude du texte est déjà la vérification, le devenir-vrai, des énoncés, car se consacrer au travail d'orientation, à la recherche de la ligne correcte, est déjà s'inscrire dans les conséquences de cette ligne : l'orientation émerge de l'adhésion aux énoncés qui en proclament la nécessité urgente.

Les discours produits au cours de la Révolution Culturelle fonctionnent explicitement comme des dispositifs idéologiques, comme des *machines à interpellation* dont la tâche est de produire constamment de la subjectivation, d'appeler à une *décision* militante destinée à soutenir – comme un point d'Archimède – l'entreprise titanique de transformation des assises mentales et comportementales les plus invisibles et tenaces²⁶. Le discours révolutionnaire cesse ici d'être identifiable à la notion traditionnelle de « théorie » en tant que vecteur de connaissances « objectives » à propos d'un objet déterminé et définies par une problématique. Les énoncés produits dans et par la Révolution Culturelle ont plutôt pour fonction la mise en place d'une sorte de « théâtre » dont l'effet consiste à arracher les sujets à leur passivité, à leur adhésion immédiate, face aux habitudes et aux conduites traditionnelles. La répétition incessante d'un appel à la décision qui s'énonce dans le cadre d'un discours surcodifié produit une sorte de *Verfremdungseffekt* vis-à-vis des structures dont la transformation révolutionnaire est souhaitée. Par conséquent, le discours « marxiste » change ultérieurement de fonction. Ses modes d'efficacité s'apparentent plutôt aux préceptes des sagesse pratiques, visant une modification de la position du sujet moyennant une fragilisation des évidences quotidiennes, voire une confrontation toujours renouvelée à des tâches et à des épreuves « morales », – à ceci près que les destinataires de cette sagesse sont ici des masses immenses, et non un individu « sage », et que les évidences quotidiennes comprennent les inégalités sociales et la division du travail. Ce glissement d'un régime de

²⁶ Je trouve tout à fait pertinente cette analyse de la littérature politique chinoise menée par l'intellectuel italien Franco Fortini en 1969: « Le premier élément caractéristique de la littérature politique et culturelle chinoise est celui d'une *objectivité* maximale, donc d'une capacité maximale d'utilisation de masse. Son modèle est le document politique. On y reconnaît un degré très élevé de formalisation et de récurrences conceptuelles. L'information relève essentiellement de la combinaison inédite d'éléments déjà définis (par ex., « ceux-qui-s'engagent dans-la-voie-capitaliste », « les médecins-aux-pieds-nus », etc.) (...) Un deuxième élément est *le refus radical de distinguer entre ce qui est donné et son interprétation* (...) Dans les textes chinois, la fréquente, voire générale, redondance interprétative (idéologique dans les cas les plus favorables, relevant de la propagande et de l'émotivité dans les moins favorables) finit par assumer la fonction de ce qui est donné, ce donné étant la seule information considérée vraiment digne d'être transmise en tant qu'information concernant une *volonté politique*, donc en tant que *formulation* de celle-ci » (F. Fortini, « Traduzione e interpretazione della pubblicistica cinese », dans Id., *Questioni di Frontiera*, Einaudi, Torino, 1977).

vérédiction « théorique » à un autre, où la fonction discursive est plutôt celle de produire une « conversion » du sujet, sera lourd de conséquences : les discours qui réfléchissent aujourd'hui aux enjeux et aux formes d'une politique d'émancipation restent toujours à l'intérieur de ce régime, et il suffit de lire les textes de Badiou, J. Rancière ou des disciples de G. Agamben pour s'en apercevoir. Mais il n'est pas possible ici d'ouvrir une confrontation approfondie entre ces positions et les mutations du discours marxiste ou communiste au cours de la Révolution Culturelle. On peut néanmoins mentionner les enjeux de la problématique du *sujet* ouverte par la Révolution Culturelle (et en général par la conjoncture de l'après-guerre).

Si le travail de transformation subjective devient le ressort de toute pratique politique révolutionnaire, on serait tenté de conclure que le champ idéologique peut devenir le lieu d'où des transformations des structures matérielles deviennent possibles : les changements dans la conscience deviendraient la cause des changements dans l'être. En réalité, il ne s'agit aucunement, dans les pratiques du communisme chinois, de renverser une causalité linéaire et donc de transformer le matérialisme mécaniste en idéalisme volontariste. Les structures qu'il s'agit de révolutionnariser sont *d'emblée idéologiques et « matérielles »*, c'est-à-dire économiques, techniques, politiques, etc. Par conséquent, la subjectivation qui est le champ des pratiques politiques évoquées ici ne coïncide pas sans réserve avec une instance déterminée à l'intérieur d'une topique, *toute cette topique sociale étant justement investie par un processus de transformation*. Il ne s'agit pas dans ces pratiques de transformer une structure sociale *par* l'idéologie, mais de transformer l'idéologie elle-même en tant que structure qui garantit la cohérence, *pour un sujet*, de toute structure. Ce qui est visé *en passant par le jeu d'interpellations et contre-interpellations idéologiques* est moins l'efficacité déterminée d'une idéologie donnée que la possibilité de toucher au sujet en tant que corrélat, ou porteur, d'une réalité cohérente et structurée. Les pratiques politico-idéologiques en question visent la subjectivation en tant qu'espace de la pure possibilité de positionnement subjectif en tant que telle. Le caractère troublant de la Révolution Culturelle, sa dimension de *démésure* – que les Partis communistes occidentaux et l'URSS post-stalinienne avaient finalement bien saisi grâce à leur prudente hypocrisie – relève précisément de cette tendance à toucher à l'« abyssalité » du sujet, à sa *négativité* essentielle en tant que lieu situé en amont de toute construction d'une réalité, matérielle ou idéologique, cohérente et organisée. Afin d'accomplir la transformation requise par l'instauration de l'égalité communiste, la révolution doit investir politiquement le sujet « dans ce qu'il a de plus profond », c'est-à-dire au niveau de cet acte toujours-déjà accompli – et sur lequel l'objectivité de la réalité ordinaire s'est toujours-déjà refermée – qui institue un rapport entre un « monde » et un « sujet » ; un acte qui *précède* toute idéologie déterminée, mais qui en même temps est *déterminé par* le dispositif circulaire d'interpellation dans lequel le sujet trouve le ressort de sa propre subjectivation. Autrement dit, le « monde » idéologique et l'acte de subjectivation se présupposent réciproquement, chacun étant le support rétroactif de l'autre. Une « révolution culturelle » ne peut que prendre pour cible cette structure de présupposition en tant que ressort de la constitution de l'« esprit » collectiviste ou individualiste. Du point de vue de la transformation des infrastructures de la civilisation matérielle et des outillages mentaux, toute acceptation passive d'une forme de vie est déjà une forme de soumission à des rapports de domination et d'exploitation. Mais notre rapport au monde se fonde justement sur de telles passivités, qui synthétisent pour nous notre monde ordinaire, dont l'objectivité non-thématique soutient nos conduites les plus irréflexives et irréfléchies. Il s'agit précisément, pour une certaine idée de « révolution », voire tout simplement de politique d'émancipation, de dé-objectiver cette objectivité, de déstabiliser ces

relations passives à toute présupposition objective-mondaine, afin de re-investir politiquement la détermination de la réalité elle-même. Si telle fut la visée ultime – et très rarement traduite en thématization théorique et politique – des inventions politiques du communisme chinois jusqu'à la mort de Mao Tsé-toung, il faut cependant remarquer qu'elle ne lui fut nullement exclusive. Les mouvements d'opposition au capitalisme « avancé », ou néo-capitalisme, connurent des développements tout à fait semblables, tant dans le Mai français que (et peut-être surtout) dans la longue « séquence rouge » italienne, dont les expérimentations innombrables furent souvent accompagnées de formes de « dialectique négative » centrées sur le dépassement des réifications par une négativité essentielle de la subjectivation (ce qui – faut-il le souligner ? – est bien différent de la « récupération » d'une essence humaine aliénée). Le problème se pose de savoir si ces opérations de *régression* (au sens précédemment évoqué) à ce qui précède, et fonde, tout ordre immédiatement donné, aient jamais été capables d'opérer le passage à des nouveaux ordres, à des nouvelles formes stables de l'existence. Nous croyons que telle a été la véritable pierre d'achoppement tant de la Révolution Culturelle que des tentatives révolutionnaires dans les pays capitalistes. Mais nous savons aussi que ce problème, voire cette exigence, de la construction d'une forme supérieure d'objectivité comme aboutissement de la dé-objectivation, avait été très clairement formulé par les esprits les plus lucides parmi ceux qui participèrent à ces séquences. La Révolution Culturelle n'était pas censée n'être qu'un acte de fureur destructrice. Nous l'avons déjà constaté : le but des révolutionnaires chinois était explicitement de donner lieu à des institutions permanentes, et, ce qui est peut-être encore plus décisif, à des nouvelles exemplarités, à des nouveaux paradigmes de conduite politique. Contrairement à la vulgate, passablement nihiliste, qui ne voit dans la Révolution Culturelle qu'un jeu de pouvoir cynique et irresponsable, cette séquence fut dominée par le souci permanent d'une inscription dans la durée – d'où la signification stratégique de la référence à la Commune : la Révolution Culturelle veut s'inscrire dans une « tradition », et veut donner naissance elle-même à une tradition, c'est-à-dire qu'elle veut donner lieu à des créations politiques *transmissibles*, susceptibles de devenir un *héritage* réactivable. La destruction des relations anciennes aurait dû faire place à une nouvelle *grammaire* des rapports sociaux et des pratiques politiques ; d'où la forme didactique des dispositifs idéologiques, le souci obsessionnel pour les préceptes, les répétitions, l'immédiateté, les formulations les plus explicites et directes possibles des conflits et des enjeux. Les interpellations idéologiques chinoises sont à l'opposé de toute « persuasion occulte », justement à cause du fait qu'elles veulent *aussi* proposer des paradigmes *directs* d'action et de parole auxquels l'adhésion ne doit pas être spontanée et inconsciente, mais réfléchie et, pour ainsi dire, *formalisée*. Loin d'opposer, selon les modalités classiques de tout vitalisme « de gauche », l'émancipation au rituel, la Révolution Culturelle indique comme aboutissement et forme d'existence de la critique révolutionnaire *une immense ritualisation de l'existence*, moyennant la production de nouveaux rites. On terminera par des lignes de S. Zizek qui me semblent résumer parfaitement les enjeux de cette problématique, toujours ouverte à la considération historique et théorique : « Dans une révolution radicale, les gens ne se contentent pas de "réaliser leurs vieux rêves" (d'émancipation, etc.) ; il leur faut plutôt réinventer leurs manières mêmes de rêver (...). Là réside la nécessité de la Révolution Culturelle clairement comprise par Mao : comme Herbert Marcuse l'a dit dans une [merveilleuse formule circulaire] (...), la liberté (des contraintes idéologiques, du mode prédominant de rêver) est la condition de la libération. En d'autres termes, si nous nous contentons de changer la réalité pour réaliser nos rêves sans changer ces rêves eux-mêmes, nous régresserons tôt ou tard à la vieille réalité. Il y a ici à l'œuvre une "position de présupposition" hégélienne : le difficile travail de libération

forme rétroactivement sa propre présupposition »²⁷ ; mais à la négativité absolue de ce sujet qui, à l'instar du Baron de Münchhausen, se rend libre par sa propre liberté présupposée, ne peut que suivre, sous peine d'un échec catastrophique, l'établissement d'une nouvelle « réalité », d'un nouvel ordre de positivités : « C'est seulement cette référence à ce qui se passe après la révolution, cette référence au "lendemain matin", qui nous permet de distinguer les éruptions libertaires pathétiques des véritables soulèvements révolutionnaires : les premières perdent leur énergie lors qu'il s'agit d'aborder le travail prosaïque de reconstruction sociale (...). Là aussi réside l'intérêt de lire les rapports sur la vie quotidienne en URSS au début des années 1920, avec le besoin enthousiaste d'inventer des nouvelles règles pour l'existence quotidienne : quel genre de mariage dans la nouvelle société ? Quelles nouvelles règles pour se courtiser ? Comment célébrer les mariages ? Et les enterrements ? »²⁸...

Annexe – Quatre documents sur la Révolution Culturelle

ETRE UN ELEVE DES MASSES AVANT DE DEVENIR LEUR MAITRE

Editorial du *Renmin Ribao* du 29 juillet 1966

Le camarade Mao Tsé-toung a dit: "Avec tous les camarades du Parti, apprendre auprès des masses et continuer à être leur modeste élève: voilà mon désir."

Cette attitude de notre grand dirigeant, le président Mao, qui se met avec modestie à l'école des masses, est un exemple pour tous les membres de notre Parti.

Tout le personnel qui dirige le mouvement de la révolution culturelle prolétarienne doit considérer les masses comme ses maîtres, rechercher leurs enseignements, être leurs élèves. Tous ceux qui agissent de la sorte trouveront la situation claire, leur détermination résolue, leur méthode correcte et les masses plus complètement mobilisées et le mouvement plus sainement développé.

Ne pas se mettre avant tout à l'école des masses et se placer en "envoyés impériaux", se mettre à crier, à discourir, à proclamer son opinion, fixer subjectivement la note dominante et déterminer des tabous "à peine descendu de son char", maintiendra tout simplement les masses pieds et poings liés et nuira à leur initiative.

Ne pas se mettre avant tout à l'école des masses et s'enfermer dans son cabinet en donnant des ordres obscurcira la vue et rendra impossible de distinguer le vrai du faux, l'ennemi des nôtres et de saisir l'essence du problème.

S'il en est ainsi, il sera alors impossible de diriger correctement le mouvement qui verra, au contraire, sa bonne marche entravée. C'est pourquoi chaque membre du Parti communiste

²⁷ S. Zizek, « Mao Tsé-toung, seigneur marxiste du désordre », in S. Zizek présente *Mao : de la pratique et de la contradiction (avec une lettre d'A. Badiou et une réponse de S. Zizek)*, La Fabrique, Paris, 2008, p. 44.

²⁸ *Ibid.* pp. 45-46.

doit suivre l'enseignement du camarade Mao Tsé-toung: *"Se dépouiller de toute morgue et devenir un modeste élève."* En tant qu'élèves des masses, nous devons regarder en bas avec un grand enthousiasme révolutionnaire et apprendre respectueusement à l'école des masses.

Comme nous l'a toujours enseigné le camarade Mao Tsé-toung, il ne faut jamais prétendre connaître ce qu'on ne connaît pas et "il ne faut pas avoir honte de consulter ses inférieurs". Il faut d'abord être élèves des masses avant de devenir leurs maîtres. Etre capable ou non d'agir de la sorte n'est pas simplement une question de méthode de travail. C'est une question de position de classe et d'attitudes fondamentales; c'est une question de conception du monde du révolutionnaire.

Au cours du mouvement de la grande révolution culturelle, nous devons d'abord étudier le point de vue de masse du camarade Mao Tsé-toung. Bon nombre de camarades admettent en paroles que les masses créent l'Histoire, mais quand ils se jettent dans le travail pratique, ils l'oublient ou refusent de le reconnaître.

Assimiler les idées du camarade Mao Tsé-toung sur ce point nécessite chez eux une transformation complète de la conception du monde. Cette transformation représente elle-même une grande révolution idéologique.

Etre élèves des masses et apprendre modestement à leur école ne signifie pas écouter seulement les points de vue de certains gens, mais bien écouter les diverses opinions venant de toutes les parties.

De même, nous devons écouter non seulement l'opinion de la majorité, mais aussi celle de la minorité.

Etre élèves des masses et apprendre modestement à leur école, c'est écouter non seulement les opinions approbatrices, mais aussi les opinions désapprobatrices. En général, nous acceptons facilement les premières mais moins facilement les secondes. En fait, il est souvent indispensable d'écouter les opinions qui désapprouvent pour se faire un jugement d'ensemble de la situation.

Pour se mettre à l'école des masses, il est nécessaire non seulement d'écouter et de regarder davantage autour de soi, mais aussi de réfléchir et d'exercer encore plus son cerveau. En d'autres termes, nous devons prendre la pensée de Mao Tsé-toung comme guide pour analyser les diverses données et opinions fournies par les masses, les soumettre à une élaboration, à un agencement et à une élévation en rejetant la balle pour garder le grain, en éliminant ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, en passant d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, afin de découvrir les problèmes et de parvenir à saisir l'essence des choses.

De la sorte, nous pouvons concentrer les opinions des masses jusqu'ici dispersées et en faire des opinions méthodiques, systématiques et justes de la direction avant de les retourner aux masses pour être traduites dans l'action.

Nous devons comprendre que seule la pratique des masses constitue la base sur laquelle notre Parti élabore sa politique et le critère permettant de vérifier cette politique. En se détachant des masses, on ne peut aboutir à rien.

Des problèmes nouveaux et des choses nouvelles surgiront constamment durant la grande révolution culturelle prolétarienne. C'est seulement lorsque les organisations du Parti et les dirigeants à tous les échelons se mettront à l'école des masses, du début à la fin, qu'ils pourront toujours se tenir à la tête du mouvement de masse et le conduire dans la direction indiquée par le camarade Mao Tsé-toung.

FAIRE CONFIANCE AUX MASSES, S'APPUYER SUR ELLES

Editorial du *Hongqi (Drapeau rouge)*, n° 9, 1966

Le grand mouvement de masse de la révolution culturelle prolétarienne est en plein essor à travers tout le pays.

Répondant à l'appel du Comité central du Parti et du président Mao, les masses révolutionnaires qui comptent des dizaines de millions d'hommes mènent avec la puissance de la foudre une lutte acharnée contre les représentants antiparti et antisocialistes de la bourgeoisie.

Les génies malfaisants sont encerclés par l'immense océan des larges masses populaires et ils essuient des coups d'une gravité sans précédent. C'est une grande initiative que de mobiliser les larges masses et, par le canal du mouvement de masse, de mener la grande révolution culturelle prolétarienne.

Que les masses populaires fortes de plusieurs centaines de millions d'hommes se dressent pour critiquer le vieux monde, c'est là un trait essentiel de cette grande révolution culturelle prolétarienne.

Le président Mao nous a dit: "La guerre révolutionnaire, c'est la guerre des masses populaires; on ne peut la faire qu'en mobilisant les masses, qu'en s'appuyant sur elles." C'est là une vérité universelle. Il en va ainsi pour la guerre révolutionnaire, il en va de même pour toutes les causes du prolétariat, et il en va évidemment de même pour la grande révolution culturelle prolétarienne.

Sans mouvement de masse, il n'y aurait pas de révolution prolétarienne; de même, sans mouvement de masse, il n'y aurait pas non plus de grande révolution culturelle prolétarienne. Dans le passé, c'est en s'appuyant sur les larges masses populaires que notre Parti a mené les guerres révolutionnaires qui ont abouti à renverser la domination de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique.

C'est précisément les larges masses populaires organisées, sous la direction du président Mao, qui ont mis fin à l'ancienne Chine dominée par les réactionnaires du Kuomintang et fondé la Chine nouvelle placée sous la dictature du prolétariat. Aujourd'hui, en poursuivant la grande révolution culturelle prolétarienne qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond, notre Parti doit également s'appuyer sur les larges masses populaires.

Qu'on utilise le fusil ou la plume pour critiquer le vieux monde, il faut, sans exception, s'appuyer sur les masses populaires. La grande révolution culturelle prolétarienne est une cause révolutionnaire des masses.

Dans tout le processus de cette révolution, il faut s'appuyer invariablement sur les masses, les mobiliser sans réserve. Car mobiliser les masses, déployer à grande échelle le mouvement de masse, apposer le journal mural à gros caractères et donner libre cours à l'expression des opinions et à un grand débat, voilà la seule manière permettant à la grande révolution culturelle prolétarienne de se développer en ampleur et en profondeur, la seule manière de démasquer tous les génies malfaisants, de les abattre et de résoudre véritablement, dans le domaine idéologique, la question de savoir "qui l'emportera" — le prolétariat ou la bourgeoisie — et ainsi de remplir victorieusement la tâche de la grande révolution culturelle prolétarienne.

L'histoire a prouvé que les larges masses révolutionnaires sont les fossoyeurs de l'appareil d'État et du système social réactionnaires et elle prouvera aussi que les larges masses révolutionnaires sont les fossoyeurs de l'idéologie de toutes les classes exploiteuses.

Parmi les larges masses populaires, il existe une initiative extrêmement grande pour la révolution culturelle. Ces dernières années, les cadres révolutionnaires, les intellectuels révolutionnaires et surtout les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats ont obtenu de grands succès dans l'étude et l'application créatrices des oeuvres du président Mao. Ils ont assimilé la pensée de Mao Tsé-toung. Ils appliquent de façon remarquable les oeuvres du président Mao à la lutte des classes, à la lutte pour la production et à l'expérimentation scientifique. Et dans la grande révolution culturelle prolétarienne en cours, ils les mettent aussi en application de façon non moins remarquable. Ils sont l'authentique mur d'airain qui défend la dictature du prolétariat.

Ils sont la force principale pour détruire les positions idéologiques et culturelles dans lesquelles les représentants de la bourgeoisie se sont retranchés. A sous-estimer ce point, on commettrait une très grave erreur. Ces derniers mois, l'impétueux mouvement de révolution culturelle prolétarienne a prouvé ce qui suit: Les larges masses populaires, qui ont assimilé la pensée de Mao Tsé-toung, distinguent les génies malfaisants de la façon la plus perçante, elles voient et discernent le plus clairement. Les larges masses populaires, qui ont assimilé la pensée de Mao Tsé-toung, combattent le mieux les génies malfaisants, elles visent le plus juste et leur portent les coups les plus rudes. Les larges masses populaires, qui ont assimilé la pensée de Mao Tsé-toung, savent le mieux mener la lutte et réfuter complètement les représentants de la bourgeoisie en utilisant la méthode de raisonner, faits à l'appui.

Ces derniers mois, l'impétueux mouvement de révolution culturelle prolétarienne a en outre prouvé que: La direction du Parti communiste chinois armé de la pensée de Mao Tsé-toung est la garantie fondamentale de la victoire de la grande révolution culturelle prolétarienne.

La juste direction du Parti, cela signifie qu'on excelle à appliquer la ligne de masse et qu'on ne cesse pas un instant la mobilisation sans réserve des masses comme la base du mouvement. Faire confiance aux masses et s'appuyer sur elles, voilà pour notre Parti la source de sa force illimitée. Faire confiance aux masses, s'appuyer sur elles, les mobiliser sans réserve et développer vigoureusement le mouvement de masse, c'est là un principe extrêmement important observé par notre Parti dans la grande révolution culturelle prolétarienne.

Faire ou ne pas faire confiance aux masses, s'appuyer ou ne pas s'appuyer sur elles, oser ou ne pas oser les mobiliser sans réserve, c'est là la ligne de démarcation entre la conception prolétarienne du monde et la conception bourgeoise «du monde, et c'est aussi une distinction fondamentale entre un authentique parti marxiste-léniniste et tous les partis révisionnistes.

La raison pour laquelle notre Parti est puissant, c'est qu'il a la confiance dans les masses, s'appuie sur elles et ose les mobiliser sans réserve. Ce n'est qu'en marchant en tête du mouvement des masses et en les mobilisant sans réserve qu'on pourra jouer le rôle directeur dans la grande révolution culturelle prolétarienne.

S'il en était autrement, si nous craignons les masses et le mouvement de masse, il ne serait aucunement question de direction et ce serait tourner le dos aux principes de direction de notre Parti que le président Mao nous a souvent enseignés. Le président Mao nous apprend que dans la grande révolution culturelle prolétarienne, nous devons organiser et développer les rangs de la gauche prolétarienne, et nous appuyer sur elle pour mobiliser les masses, nous unir avec elles et les éduquer. Partout dans le pays, il existe une gauche révolutionnaire prolétarienne ferme.

L'écrasante majorité des membres du Parti communiste et de la Ligue de la Jeunesse communiste sont dignes de confiance ; sous la juste direction du Parti, ils forment le noyau de la gauche révolutionnaire prolétarienne. C'est cette gauche révolutionnaire prolétarienne qui suit le plus consciencieusement les enseignements du Parti et du président Mao ; c'est elle qui, dans la révolution, se montre la plus audacieuse et la plus ferme; c'est elle qui sait le mieux s'unir à la majorité et qui peut donner l'exemple dans la lutte. Elle est l'avant-garde de cette grande révolution culturelle prolétarienne. Notre Parti doit s'appuyer sur cette gauche ferme dans toutes les régions et dans tous les départements. On ne doit pas se laisser arrêter par les idées stéréotypées erronées relatives aux grades, à l'ancienneté et à l'âge, mais on doit organiser la gauche ferme et, en la prenant pour ossature du mouvement, la laisser avec hardiesse et sans réserve jouer le rôle d'avant-garde dans la grande révolution culturelle prolétarienne.

Nous appuyer sur cette gauche ferme et mobiliser sans réserve les masses, voilà la seule manière nous permettant d'appliquer vraiment à fond les instructions du président Mao et du Comité central du Parti, de distinguer le vrai révolutionnaire du faux et le révolutionnaire du contre-révolutionnaire, de diriger la grande révolution culturelle prolétarienne et d'assurer le développement sain du mouvement.

Le président Mao nous enseigne que la combinaison de la direction et des masses constitue un principe fondamental de la méthode de direction du Parti. Et dans cette grande révolution culturelle prolétarienne, nous devons également être fidèles à ce principe. La ligne de masse est une ligne fondamentale du Parti dans tout son travail.

Les masses populaires constituent la source de force dans tout notre travail révolutionnaire. En nous appuyant sur les masses populaires, nous pouvons venir à bout de toutes les difficultés, triompher de tous les ennemis et mener à bien tout notre travail. Une fois coupés des masses populaires, nous deviendrions une eau sans source, un arbre sans racine, et ne ferions rien de bon.

Le président Mao a dit: "Il faut faire comprendre à chaque camarade qu'aussi longtemps que nous prendrons appui sur le peuple, que nous croirons fermement aux inépuisables forces créatrices des masses, plaçant ainsi notre confiance dans le peuple et faisant corps avec lui, nous vaincrons n'importe quelles difficultés; et tout ennemi, quel qu'il soit, loin de pouvoir nous écraser, sera infailliblement anéanti."

Dans cette grandiose révolution culturelle prolétarienne, nous devons suivre les enseignements du président Mao, faire confiance aux masses, nous appuyer sur elles, les mobiliser sans réserve et ne faire qu'un avec elles pour mener jusqu'au bout cette grande révolution.

NOUS CRITIQUONS LE VIEUX MONDE

Editorial du *Renmin Ribao* du 8 juin 1966

Le développement rapide et impétueux de la grande révolution culturelle prolétarienne de notre pays a provoqué une secousse dans le monde.

Certains disent: "Les 700 millions de Chinois sont tous des critiques." Quels que soient ceux qui l'aient dit, qu'ils s'en réjouissent ou non, ces paroles traduisent un fait: les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats, les cadres révolutionnaires et les intellectuels

révolutionnaires de notre pays, armés de la pensée de Mao Tsé-toung, critiquent, sur une échelle sans précédent, le vieux monde, les vieilles choses et les vieilles idées.

Nous critiquons les systèmes d'exploitation, les classes exploiteuses, l'impérialisme, le révisionnisme moderne, tous les réactionnaires, et les propriétaires fonciers, les paysans riches, les contre-révolutionnaires, les mauvais éléments et les éléments de droite.

Nous critiquons les représentants de la bourgeoisie, les "savants" et les "autorités" de la bourgeoisie. Nous critiquons la conception bourgeoise de l'histoire, les théories académiques bourgeoises de toutes sortes, la pédagogie et le journalisme de la bourgeoisie, sa conception de l'art et de la littérature, nous critiquons toutes ses pièces de théâtre, tous ses films et toutes ses œuvres littéraires et artistiques néfastes.

En un mot, nous critiquons le vieux monde, ainsi que la vieille idéologie, la vieille culture, les vieilles moeurs que les impérialistes et toutes les classes exploiteuses utilisent pour empoisonner le peuple travailleur; nous critiquons toutes les idéologies non prolétariennes, toutes les idées réactionnaires qui sont en antagonisme avec le marxisme-léninisme et avec la pensée de Mao Tsé-toung.

Pourquoi devons-nous critiquer tout cela?

Parce que cette critique est absolument nécessaire à la consolidation de la dictature du prolétariat, parce qu'elle est absolument nécessaire à l'édification du socialisme et du communisme, parce qu'elle répond à la loi du développement de l'histoire.

Lénine estimait qu'après la défaite de la bourgeoisie, la force de celle-ci dépasse pendant une longue période celle du prolétariat et que dans le domaine de l'idéologie, en particulier, elle possède pendant longtemps la prépondérance et se manifeste encore avec obstination. Les forces bourgeoises s'évertuent à profiter de cet avantage pour préparer le domaine spirituel et l'opinion publique à un retour au capitalisme.

Au cours des 17 années écoulées depuis la Libération, des luttes longues et acharnées se sont succédé en Chine entre les deux classes et les deux voies sur les fronts idéologique et culturel. Ces luttes, et en particulier la lutte qui est devenue récemment plus ouverte entre la bourgeoisie qui travaille à la restauration du capitalisme et le prolétariat qui s'y oppose, ont pleinement mis en évidence cette question.

Le président Mao Tsé-toung disait il y a longtemps que tout ce qui est réactionnaire est pareil : si on ne le frappe pas, impossible de le faire tomber. C'est comme lorsqu'on balaie ; dans la règle, là où le balai ne passe pas, la poussière ne s'en va pas d'elle-même.

Il en est ainsi de toutes les choses du monde.

Nous devons détruire le vieux monde avant de pouvoir en construire un nouveau. En vue d'édifier la nouvelle idéologie, la nouvelle culture du socialisme et du communisme, nous devons critiquer et liquider complètement la vieille idéologie, la vieille culture de la bourgeoisie et leur influence.

L'essence même du marxisme-léninisme est critique et révolutionnaire. Il a pour base la critique, la lutte et la révolution. Ce que nous appliquons, c'est la philosophie militante du matérialisme dialectique. La lutte, c'est la vie même. Nous avons une force de combat d'autant plus grande et nous sommes d'autant plus capables de faire progresser notre grande cause que nous avançons le long d'une voie de lutte correcte.

Le président Mao Tsé-toung a souvent souligné: "Sans destruction, pas de construction ; sans barrage, pas de courant; sans une pause, pas de progrès." La destruction en question, c'est la critique, la révolution.

Pour la destruction, il est nécessaire de raisonner; raisonner c'est construire. La destruction venant en premier lieu, elle sera tout naturellement accompagnée de la construction. C'est précisément dans la lutte ininterrompue contre le système idéologique

bourgeois que le marxisme-léninisme et la pensée de Mao Tsé-toung se sont établis et développés. Le président Mao Tsé-toung a dit: "Ce qui est juste se développe toujours dans un processus de lutte contre ce qui est erroné. Le vrai, le bon et le beau existent toujours en regard du faux, du mauvais et du laid, et se développent toujours dans la lutte contre eux."

Sur qui faut-il s'appuyer pour entreprendre la critique? Sur les plus larges masses populaires, sur les ouvriers, les paysans et les soldats, sur les cadres et les intellectuels révolutionnaires. Dans la guerre révolutionnaire, les masses populaires ont critiqué le vieux monde les armes à la main et se sont emparées du pouvoir. Après la victoire, elles ont utilisé l'arme de la critique contre tout le mauvais héritage légué par l'impérialisme, les propriétaires fonciers et la bourgeoisie.

C'est seulement lorsque les 700 millions de Chinois saisissent tous, pour critiquer, l'arme la plus tranchante, la pensée de Mao Tsé-toung, que la poussière laissée dans tous les recoins par la bourgeoisie peut être balayée dans la plus large mesure et que l'idéologie des classes exploiteuses qui occupe depuis plusieurs milliers d'années des positions de monopole et de la domination peut être extirpée le plus radicalement. C'est seulement si les plus larges masses populaires assimilent la conception prolétarienne du monde et critiquent la conception bourgeoise du monde, si elles saisissent le marxisme-léninisme, la pensée de Mao Tsé-toung, et critiquent les idées révisionnistes, qu'il peut être garanti que notre pays mènera jusqu'à son terme la révolution socialiste, que notre pays passera graduellement du socialisme au communisme.

"700 millions de critiques." C'est là un événement extraordinaire, un événement qui fait époque et qui montre que la pensée des 700 millions de Chinois est libérée, que les 700 millions de Chinois se pressent de toute leur taille et ne sont plus esclaves de la vieille culture et de la vieille idéologie de l'impérialisme et des classes exploiteuses. Ce n'est pas par hasard que les 700 millions de Chinois sont devenus des critiques. C'est un nouveau phénomène qui apparaît dans le cadre de la dictature du prolétariat, un nouveau phénomène qui surgit à la lumière de la pensée de Mao Tsé-toung.

C'est une nouvelle situation qui devait apparaître après l'assimilation de la pensée de Mao Tsé-toung par les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats. C'est le grand éveil des masses populaires de notre pays. L'apparition et le développement en profondeur de tout grand mouvement révolutionnaire sont nécessairement précédés d'une lutte de vaste ampleur dans le domaine idéologique et d'une grande révolution idéologique.

Dans l'histoire de la révolution prolétarienne, chaque grand débat est toujours le prélude et le signal d'un bond en avant révolutionnaire.

Les grands débats idéologiques qui se sont engagés plusieurs fois au cours des 17 années qui ont suivi la libération de notre pays, ont tous frayé la voie à la locomotive de la révolution. La grande révolution culturelle qui se déroule actuellement avec une envergure inconnue jusqu'ici, est l'augure d'un développement prodigieux de la révolution socialiste et d'un nouveau grand bond en avant de l'édification socialiste de notre pays.

Lorsque le peuple se dresse, sonne l'heure de la chute de l'ennemi. Les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats ainsi que les cadres et les intellectuels révolutionnaires se sont dressés et les représentants de la classe bourgeoise, les "savants" et les "autorités" de la bourgeoisie sont en passe d'être abattus.

Le mouvement de critique sans précédent de la grande révolution culturelle préfigure une grande et nouvelle époque qu'on voit poindre à l'horizon, époque dans laquelle les 700 millions de Chinois seront tous des hommes sages et clairvoyants.

Saluons des deux mains l'apparition de cette grande et nouvelle époque.

UNE GRANDE REVOLUTION QUI TOUCHE L'HOMME DANS CE QU'IL A DE PLUS PROFOND

Editorial du *Renmin Ribao* du 2 juin 1966

La Chine se trouve aujourd'hui, après la prise du pouvoir par le prolétariat, dans une ère nouvelle de grandes transformations, dans une situation nouvelle, où la révolution socialiste gagne en profondeur, et au milieu du flot impétueux de la grande révolution culturelle socialiste qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond.

La révolution et le mouvement d'éducation socialistes qui gagnent pas à pas en profondeur, amènent inévitablement la question de la révolution culturelle prolétarienne au premier plan. Et, inévitablement, votre attitude vis-à-vis de celle-ci révélera si vous êtes authentiquement avec la révolution socialiste, si vous faites semblant de l'être ou si vous êtes contre elle.

La question touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond, c'est-à-dire jusqu'à sa conception du monde, et c'est donc la question de savoir si c'est la conception prolétarienne du monde ou la conception bourgeoise qui domine en lui. C'est une lutte entre deux conceptions antagonistes du monde.

Celles-ci, la conception du monde du prolétariat et celle de la bourgeoisie, sont, telles deux armées se faisant face dans la bataille, engagées dans une lutte qui doit se terminer inmanquablement par la victoire de l'une sur l'autre. Tu m'écrases ou je t'écrase. Le vent d'Est l'emporte sur le vent d'Ouest, ou l'inverse. Il n'est pas d'autre issue.

Le Parti et le président Mao Tsé-toung nous ont appris à nous armer avec la conception prolétarienne du monde, à transformer le monde subjectif en même temps que le monde objectif.

Mais les représentants de la bourgeoisie et les "savants et autorités" bourgeois s'acharnent à nous attirer dans le borbier de la conception bourgeoise du monde et à miner les fondements du socialisme.

Face à l'ennemi juré, nous devons nous rallier autour du grand étendard de la pensée de Mao Tsé-toung et combattre résolument et impitoyablement ces représentants de la bourgeoisie et ces "savants et autorités" bourgeois qui sont antiparti et antisocialistes.

C'est seulement en les combattant résolument et en abattant radicalement les vents funestes bourgeois que nous pourrons nous libérer de l'influence de l'idéologie, des traditions et de la force de l'habitude bourgeoises, passer avec succès le test capital qu'est pour nous la révolution socialiste et avancer à pas de géant dans la large voie de la révolution socialiste.

Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste; cela va à rencontre du marxisme-léninisme et est en désaccord avec la dialectique. Comment pourrait-il ne pas y avoir de contradictions?

Il y en aura toujours, dans mille ans, dix mille ans, voire cent millions d'années. La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint qu'il en existerait encore dans l'univers. Chaque chose est en contradiction, lutte et changement. C'est cela le point de vue marxiste-léniniste.

L'essence même du marxisme est critique et révolutionnaire. Il a pour base la critique, la lutte et la révolution. Et c'est cela seul qui fait progresser continuellement notre cause socialiste.

Le président Mao nous a souvent rappelé, par le dicton : "L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler", que la lutte des classes est un fait objectif, indépendant de la volonté de l'homme.

La bourgeoisie tente tous les jours de nous influencer et de nous corrompre. La lutte actuelle a été entièrement provoquée par les représentants de la bourgeoisie. Ils l'ont, par ailleurs, préparée depuis de longues années et n'ont cessé de la mener. Le voudrions-nous, que nous ne pourrions l'éviter. La lutte est la vie même. Si vous ne combattez pas, vous serez assailli ; si vous ne frappez pas, vous serez frappé ; si vous ne détruisez pas, vous serez détruit. C'est un combat à mort entre classes. Y perdre la vigilance, c'est se mettre en danger. Le président Mao a dit : "... tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique."

L'idéologie bourgeoise demeure très puissante et continue d'exercer une immense influence dans notre pays. La question de savoir qui, du prolétariat ou de la bourgeoisie, l'emportera dans le domaine de l'idéologie n'est pas encore réglée. Nous devons vouer toute notre attention à l'idéologie et à la superstructure, nous préoccuper des travaux théoriques, académiques, littéraires et artistiques, etc., afin de consolider les positions idéologiques du prolétariat, de renforcer la dictature du prolétariat et d'affermir la base économique du socialisme.

Les représentants de la classe bourgeoise renversée continuent de vouer toute leur attention à l'idéologie et à la superstructure, à se préoccuper des travaux théoriques, académiques, littéraires et artistiques, etc. Sur le front culturel, ils se sont beaucoup démenés pour que notre théâtre soit dominé par les empereurs et les rois, les généraux et les ministres, les lettrés et les courtisanes, les personnages d'autres temps et d'autres pays, ils ont fait de la propagande antiparti et antisocialiste pour préparer l'opinion publique à un retour au capitalisme.

Nous ne devons jamais considérer notre lutte contre eux comme une simple "polémique sur le papier", sans aucun effet sur la situation générale.

Ce sont précisément un certain nombre d'intellectuels révisionnistes du cercle Petöfi qui ont servi de troupes de choc dans l'affaire hongroise. Tout comme le vent qui annonce la tempête, c'était là le prélude à leur vaine tentative de restauration contre-révolutionnaire.

L'âpre lutte de classe que nous menons actuellement sur le front idéologique et culturel est donc une lutte qui cherche à briser, sur le plan idéologique, tous les complots de restauration du capitalisme, à extirper les racines mêmes de l'idéologie révisionniste, à renforcer la dictature du prolétariat et à défendre la pensée de Mao Tsé-toung.

Cette lutte doit se terminer par notre victoire ; elle doit être victorieuse et elle le sera.

Nous devons accorder la plus grande importance au rôle que joue l'idéologie, au rôle de l'idéologie prolétarienne et socialiste, au rôle du marxisme-léninisme, au rôle de la pensée de Mao Tsé-toung.

Ne pas accorder d'importance au rôle que joue l'idéologie serait pour nous, communistes, faire preuve d'un matérialisme vulgaire, mécaniste.

Nous devons soulever l'enthousiasme du peuple par la grande pensée de Mao Tsé-toung et notre grande et juste cause, afin qu'il élargisse son horizon, regarde vers l'avenir et aille fermement de l'avant!

Le peuple chinois est décidé à se débarrasser de l'influence que les traditions des classes exploiteuses et la force de l'habitude exercent sur lui depuis des millénaires, et à se débarrasser de l'influence de l'impérialisme. Lorsqu'il en sera débarrassé, il s'affirmera comme une force puissante et jouera un rôle considérable. Nous devons élever notre conscience communiste et développer consciemment l'idéologie communiste. Nous devons être des révolutionnaires conséquents et non des hésitants. Nous devons lever haut, à jamais, le grand drapeau rouge de la pensée de Mao Tsé-toung, balayer tous les génies malfaisants et poursuivre jusqu'au bout la grande révolution culturelle prolétarienne.